

Christian CONROUX

LE VILLAGE NÈGRE (1)

Ces moments si simples qui font l'enfance

Version PDF pour Internet (2016)

Je n'ai pas de mémoire, je n'ai que des souvenirs

Textes & Prétextes

Copyright © Christian Conroux

2003

Version Internet 2016

christianconroux@sfr.fr

À mes fils,
Jean-Vincent et Arnaud

A Thomas, Sébastien, Aurore, Arthur, Léa et Sébastien,
mes petits-enfants

A mes dix ans, Gilberte avait 21 ans, elle était mariée, Jojo en avait 19, Roger 17, Charlotte 15, Josie 4 et Denise allait naître, mes frères et sœurs étaient trop âgées ou trop jeunes pour pouvoir grandir avec moi, partager totalement mes jeux, mes joies, mes peines et les sentiments qui m'ont conduit à l'adolescence.

Micheline (mimi), Madeleine (pépée), Viviane, Mugnette, Jacqueline, Jacques, Roger, Claude, puis Annie, Georgette, Claudine, Renée, Marilène, ont été, à des titres divers, les acteurs de ces moments si simples qui ont fait mon enfance.

Le déménagement

Le grincement des roues résonna sous le porche et s'estompa en partie lorsque la charrette contourna le monument aux morts pour passer devant l'église et prendre la rue de la gare. Le cheval redoubla d'efforts sous les injures de nonon* Paul qui guidait le convoi de notre déménagement à travers la ville. Un buffet, une table, quelques chaises, des bois de lit étaient calés par des matelas, des édredons et des baluchons. La charrette bien pleine cahotait, mais j'y étais bien assis et je n'aurais donné ma place pour rien au monde.

La difficulté majeure était la montée de la côte de la gare. Les grosses roues, cerclées d'un ruban d'acier, couinaient en glissant sur les pavés inégaux. Avec l'aide vocale et gestuelle de nonon* Paul, le cheval arriva tant bien que mal à nous hisser jusqu'au patronage et nous faire quitter la direction de la gare pour prendre, vers la gauche, la rue Gohypré.

Nonon Paul était satisfait de l'effort. Sous un aspect assez rustre, accentué par une large casquette sombre et une moustache réduite à la largeur du nez, il cachait une simplicité rustique. Son attelage servait d'habitude au transport de colis pour le compte de la SNCF. Il était connu sous le pseudonyme de Cobac. Sa femme, tante Hélène, était la sœur de ma mère, elle tenait un café en bas de la côte de Chavelot.

Au niveau de la petite coop* « Durupt », nous étions envahis par les odeurs émanant de la fromagerie Berkrouber. Le bruit métallique des bidons de lait couvrait le grincement de la charrette qui repartait de plus belle, profitant d'une légère descente jusqu'à la ligne de chemin de fer. Cette ligne ressemblait à une frontière, elle reliait la Blanchisserie Teinturerie Thaonnaise à la gare SNCF, c'était un support pour les immenses trains journaliers, tractés péniblement par des locomotives à vapeur. Il fallait traverser la voie ferrée. Au-delà, c'était l'inconnu, une zone étrangère.

Sous les encouragements de toute la famille, le cheval reprit de l'élan et s'engagea à gauche dans l'impasse Gohypré. Un nouveau monde s'étendait devant nous. Le convoi s'arrêta, à l'endroit où la route se divise en deux, comme si chacun voulait se donner tout le temps nécessaire pour apprécier le début d'une grande aventure.

Au milieu, face à nous, s'élevaient trois constructions, qui semblaient immenses à mes yeux de gosse. Deux paraissaient achevées, alors que sur les côtés, dans un contraste étonnant, quelques très vieilles bâtisses, petites et grises, se perdaient parmi les chantiers de maçonnerie confiés à l'entreprise Valsésia.

Le cheval, fatigué, piétinait à peine. C'était la fin de la journée, il faisait entre chien et loup*, le lieu me semblait immense ce 22 novembre 1947. La conquête pouvait commencer. J'avais un peu plus de cinq ans et j'allais prendre possession du numéro 4 de la nouvelle rue Foch.

Le village nègre

Le territoire semblait se découper dans une sorte de pente à trois terrasses à peine démarquées les unes des autres.

A droite, la partie supérieure, pratiquement inhabitée, était divisée en parcelles de prés et de champs. Seules, tout au fond, deux baraques en bois, de couleur brun foncé, longeaient le quai désaffecté d'une ligne de chemin de fer.

A gauche, la partie inférieure ressemblait à une petite vallée traversée conjointement par un ruisseau rejoignant « l'horticole » et par un chemin en crasse.

Au milieu se trouvait la partie construite ou à construire. Trois grandes maisons, découpées verticalement en quatre appartements égaux, composaient le centre du quartier. Elles étaient entourées par deux rues en cours de rénovation qui se rejoignaient pour finir, plus loin, dans une impasse.

Autour, quelques maisons basses, nouvelles, côtoyaient de vieilles baraques. Les plus anciennes, encore habitées, se trouvaient tout au bout, dans le cul-de-sac, au lieu-dit « la cidrerie ». Elles dataient de l'entre-deux guerres. Elles étaient construites en bois et montées sur des fondations en briques grises. Les quatre faces étaient recouvertes totalement de goudron en guise d'isolation ce qui donna au quartier, en plus de son nom traditionnel « les baraques », un surnom : « **le village nègre** ».

« Le village nègre » appartenait entièrement à l'usine la plus importante de la région : la BTT*. C'était, à l'époque, la plus grande blanchisserie en Europe. Elle comptait plus de trois mille ouvriers. Les hommes et les jeunes gens de plus de quatorze ans travaillaient à la BTT. Les terrains, les rues, les maisons étaient propriété de la BTT. Les constructions, les rénovations, l'entretien étaient gérés par la BTT. La moitié de la ville appartenait à la BTT. Des quartiers entiers avaient été construits à différentes périodes par la BTT. « Le village nègre » fut un des derniers à être entièrement rénové.

Nous étions en partie isolés des autres quartiers de la ville. Seul, un chemin en crasse, longeant l'horticole, nous rattachait, coté est, aux « cités de la marseille » et, coté nord, la rue Gohypré nous laissait le passage vers les quartiers de la gare. Cette indépendance, même relative, joua un

grand rôle dans ma vie de gosse et d'adolescent, comme pour tous les autres enfants du quartier.

Mon père était mort à Saint-Dié en décembre 1943. Je n'en avais aucun souvenir. Seule avec cinq enfants et de retour à Thaon, maman se remaria après la guerre avec Marcel Marotel, qui m'a élevé et que je considérais comme mon père. Prisonnier de guerre, revenu d'Allemagne, il fut réembauché à la BTT. Nous pouvions ainsi bénéficier d'un logement neuf dans les nouvelles cités du «village nègre» dans la partie «Est» de la première maison. Agée de seize ans, la plus grande de mes sœurs fut prise en charge par ma tante au café «Cobac». Nous étions donc six à occuper le logement du «4 rue Foch», un logement de quatre pièces qui cependant nous semblait suffisamment grand.

Les trois grandes maisons étaient construites de manière absolument identique : un rez-de-chaussée, un étage, surmonté d'un grenier. Elles étaient enduites d'un ciment rose d'aspect granuleux.

Les deux premières furent occupées très rapidement. Il fallut presque un an pour voir la troisième entièrement habitée. De nouvelles maisons basses furent construites le long des deux rues, en remplacement des vieilles bâtisses noires. Très vite le quartier prit son rythme, trouva son équilibre, avec ses familles de deux à six enfants, dans des logements de trois ou quatre pièces, entourés de jardins inégaux, irréguliers, emboîtés les uns dans les autres et palissadés de gris.

Nous étions une dizaine d'enfants du même âge à nous retrouver dans la première partie du «village» et à grandir ensemble, jusqu'à notre adolescence, au rythme de la vie d'un quartier fermé sur lui-même. Les aventures des uns complétaient forcément les aventures des autres. Les amitiés se nouaient au fil des saisons. Les conflits n'étaient jamais bien importants. En grandissant les plus jeunes se joignaient au groupe. Nous connaissions ensemble nos premières émotions, nos premières joies, nos premiers désirs, nos premières jalousies et nos premières peines.

Nous ne fréquentions que très peu le cul-de-sac du «village nègre», près de «la cidrerie», les quelques maisons non encore rénovées ou en cours de rénovation, abritaient les «pampoine», «chou-l'œil», «bec-de-poule» ou autre «rastipoil», des jeunes que nous pensions peu fréquentables. Ils sortaient parfois avec «les grosses têtes» de Chavelot, des charpagnates* qui passaient dans les maisons, vendre leurs baûgeottes* en osier. Même qu'on voyait souvent le «sépi»*, déambulant dans les rues, en balançant la tête comme si elle était plus lourde que la normale. On en avait un peu les chocottes*.

Au-dessus du talus de la cidrerie, deux baraques en bois, de couleur brune étaient construites tout en longueur derrière les champs : la baraque dite «des indochinois», des petits hommes dont les prénoms se sont perdus dans nos mémoires, mais qui nous ont marqués par

leur naïve gentillesse, et la baraque dite « des allemands » où habitait une fille de notre âge. Elle s'appelait Gisella, elle était belle, elle avait un accent délicieux, beaucoup de garçons de l'école en étaient amoureux. Elle partit de force, lorsque sa maison brûla, un soir de l'année 1952, elle avait, comme nous, une dizaine d'années. J'ai gardé longtemps un cahier à moitié brûlé, retrouvé dans les cendres.

Hors ce territoire, tous étaient étrangers.

Ce n'est que vers douze ou treize ans, que le quartier s'enrichit, au compte-gouttes, de quelques copains ou copines dont le physique et l'esprit ne nous laissaient pas indifférents. Petit à petit, ils eurent droit au privilège de la « pelouse » du « talus » et des « escaliers », lieux de nos rendez-vous, selon notre âge et l'évolution de nos sentiments.

L'école maternelle

Après le déménagement, mes frères et sœur furent scolarisés à l'école Gohypré. Pour moi il fut décidé que je continuerais ma dernière maternelle en ville, chez les sœurs bernadettes. J'y apprenais à lire et à écrire avec application. Fière de moi, sœur Marie-Cécile, une bâbette* haute comme trois pommes, me remettait chaque trimestre « la Croix d'honneur », une véritable décoration, que je portais ostensiblement à chaque sortie familiale, ce qui entraînait des « à la bonne heure*, mon gamin ! » et maman en rajoutait : « attendez, il va vous chanter -la révolte des joujoux-»

Le 6 décembre, j'eus l'immense privilège de tenir la crosse de Saint Nicolas, venu rendre visite aux enfants de la maternelle. Mon cahier de calcul qui comptabilisait des paquets de bâtons et mon cahier d'écriture furent montrés en exemple. Aucune trace ne dépassait la bande autorisée. La rondeur de mes lettres, laissait déjà entrevoir un caractère d'enfant calme, rêveur mais organisé.

Sœur Marie-Cécile en profitait pour me faire chanter devant tout le monde :

« Le petit Jésus, s'en va à l'école,

« En portant sa croix, dessus son épaule,

« Quand il savait sa leçon, on lui donnait des bonbons,

« Une pomme douce, pour mettre à sa bouche,

« Un bouquet de fleurs pour mettre sur son cœur,

« C'est pour vous, c'est pour moi,
« Que Jésus est mort en croix »



Les bernadettes

A toute heure de la journée, au centre ville, on avait de grandes chances de croiser les sœurs bernadettes par deux, par trois, par quatre, par troupeau. Elles paraissaient toutes petites en bleu foncé, des sortes de schtroumpfs. Au « Dieu soit béni ma sœur ! » obligatoire, elles nous répondaient avec beaucoup de bienveillance « Dieu soit béni mon enfant ! ».

Elles étaient propriétaires de grands bâtiments de chaque côté de la nationale.

Outre l'école maternelle, les sœurs s'occupaient de l'ouvroir où les jeunes filles de Thaon et des villages alentour apprenaient la couture, la musique et le dessin.

La communauté possédait aussi une librairie, qui, en décembre, arborait tous les éléments nécessaires à la crèche de Noël. Chaque jour, en hiver, à la sortie de l'école maternelle, j'admirais les bougies, les guirlandes, les petits jésus, les rois mages, les ânes, les bœufs et les moutons. Mon imagination prenait de la hauteur. Le rêve s'estompait toujours par un « Dieu soit béni mon garçon ! » ... « Dieu soit béni ma sœur ! »

L'école primaire

Après mes premières grandes vacances au « village nègre », victorieux de mes six ans passés, je fis ma rentrée chez les grands à Gohypré, sachant lire et écrire couramment.

Madame Vernier, monsieur Gérard, madame Soulié et monsieur Pierre me conduisirent dans les meilleures conditions jusqu'au savoir, plus que nécessaire, pour entrer au cours moyen. Monsieur Pierre fut mon maître, un très bon maître. Il eut beaucoup d'influence sur moi, mes études, et mon avenir.

La journée commençait toujours avec la phrase de morale écrite au tableau, qu'il fallait recopier sur le cahier du jour*, avant de prendre nos ardoises et nos torchettes* pour le calcul mental. Parfois l'après-midi était consacrée à des activités plus ludiques. La confection du journal de l'école transformait la classe en une imprimerie où les lettres de plomb concurrençaient la gravure sur balatum. L'encre maculait autant nos mains que le papier, mais le résultat était là : un magnifique livret, que l'on vendait à la sortie de l'école à tous les voisins, bien compréhensifs.

Avec deux autres élèves, nous nous reflions l'une des trois premières places, mais le classement général restait toujours en ma faveur. Chaque mois, maman signait le carnet de notes et si j'étais passé de la première à la troisième place, elle ajoutait dans une écriture oblique,

bien maternelle : « Christian a reculé, secouez-le ! » ce qui faisait toujours sourire mon maître, de manière complice.

Je n'étais pourtant pas le modèle parfait, j'avais, comme tous les jeunes de mon âge, quelques exploits répréhensibles à mon actif même s'ils restaient assez rares.

Une fois, à la sortie de l'école, avec « rastipoil », on s'est fait gauler* dans le cerisier du père « pisse-trois-gouttes », appelé ainsi car on le voyait toujours en train de pisser contre les arbres de son jardin. Le peuthomme*, qui ne pouvait guère nous rattraper, empêtré dans ses galoches*, s'essouffla le premier. Sûr que « rastipoil » avait été reconnu, il était tellement mal fagoté !* Je tremblais à la pensée d'être mouchardé. Il n'en fut rien.

Toujours à la sortie de l'école, j'appris à utiliser la fronde à deux branches en utilisant des cavaliers de deux centimètres, achetés en cachette à la quincaillerie Thiriet, rue d'Alsace. Après mes premiers essais sur les verres de pilonne électrique et sur les boîtes de conserve posées sur la balustrade, je tentais mon adresse sur des cibles vivantes. Ma première victime fut un moineau. Je fus tellement ému de voir ce pauvre zig tomber raide devant moi que je jurai que ce premier crime serait également le dernier.

Le garde champêtre

Pour le quartier des cités Foch, c'est ainsi que les autorités patronales appelaient le « village nègre », la BTT avait donné quelques responsabilités de maintien de l'environnement, au père Cholet, nous le surnommions Léon, fier de son pouvoir de garde champêtre. Il habitait l'autre rue, la rue Joffre, ce n'était pas la bonne rue (c'était une question de maréchal, et le nôtre était le meilleur). Léon était un peu vieux, il dépassait peut-être la cinquantaine.

C'était certainement un brave homme, mais ses pouvoirs de banhoué*, nous agaçaient sérieusement. Souvent en sabots, parfois en galoches, il avait du mal à arquer*, ce qui ne l'empêchait pas de nous poursuivre et de nous menacer à la moindre bêtise qui portait préjudice à la tranquillité et la propreté du quartier. Heureusement pour nous, il était un tout petit peu beuloux* (sans r'proche*) et il nous semblait entendre parfois sourd*, incapable de reconnaître avec précision le fils d'untel ou la fille d'unetelle. Inutile de dire que lorsqu'un ballon atterrissait dans son jardin, on pouvait faire la croix dessus.

Nous bravions les menaces du Léon avec des jeux très intéressants, tel que boucher les auges du lavoir, dont il avait la garde, pour admirer le débordement ou encore faire gueuler son chien en lançant des cailloux dans le jardin. Mais avec nous, il ne pouvait guère se plaindre et c'est certainement avec les jeunes à l'autre bout du quartier, près de « la cidrerie », les « bec-de-

poule » et compagnie, que le père Cholet eut le plus de mal. Ces familles « à-tuyaux-de-poêle »* y jouaient parfois de la serpette. Nous, nous n'insultions jamais les grandes personnes. Pour le Léon, nous nous contentions d'une petite chanson reprise en cœur depuis « les escaliers » :

« Oh ! Lé-on-lé-on-lé-on-lé....on !

« J'ai tant souffert de ne plus te voir

« Dans la douleur de mon désespoir

« Depuis je prends la cuite »

(Annie Cordy)

Au « 4 rue Foch »

Les trois grandes maisons devinrent très vite le centre du nouveau « village nègre ». Chacun des douze logements était composé de manière identique : au rez-de-chaussée une cuisine, un petit cellier et une pièce, en haut deux chambres et une entrée de grenier, la cave servait de réserve à charbon, à pommes de terre et autres légumes.

Mes parents dormaient dans la pièce du bas. En haut, dans la chambre des garçons, mes deux frères occupaient le grand lit, tandis que moi je dormais dans un lit plus étroit, collé au mur. Je passais la plupart des nuits dans la rayotte*. La chambre des filles, s'agrandissait avec le temps, d'abord une fille, puis deux ... neuf mois après le déménagement, puis trois ... quatre ans plus tard, presque une ravisotte*.

Ma famille évoluait dans la tradition de l'après-guerre. Nous alimentions le baby-boum patriotique et participions à la reconstruction française. Les naissances arrivaient presque à l'improviste, sans vraiment s'en rendre compte. Chez les voisins c'était pareil. La technique était classique : on envoyait les gosses jouer d'urgence sur le talus de derrière et au retour, comme par enchantement, on avait une petite sœur.

La chambre des garçons était la plus froide, ce qui ne facilitait pas une amélioration des pipis au lit. Par les matins d'hiver, au lever, il s'échappait une vapeur ammoniacale de dessous les couvertures et maman soupirait comme par habitude. Il fallait beaucoup de draps d'avance et les fils à sécher du grenier étaient en permanence occupés.

Au début, seule la cuisine était chauffée grâce à une cuisinière à bois et à charbon. Plus tard nous fîmes l'acquisition de petits poêles en faïence pour les chambres. Les bouillottes* métalliques d'eau chaude ou parfois les briques de céramique, chauffées dans le four de la cuisinière, étaient déposées chaque soir entre les draps de nos lits couverts d'énormes édredons.

On se couchait alors, les pieds posés sur la source de chaleur, à la limite de la brûlure, mais que cette limite était délicieuse !

Outre les savons de Marseille rangés précieusement sur les poutres du grenier et cinq cents kilos de patates à la cave, nous devions chaque année faire les réserves de boulets de charbon, de briquettes* et de morceaux de bois, façonnés à la dimension des ouvertures cerclées de la cuisinière

Le bois d'au bois

Chaque année, on achetait du bois en vrac qui venait s'ajouter aux branches ramenées, pendant l'hiver, de la forêt route d'Oncourt ou route de Domèvre, « du bois d'au bois », comme on disait !

Avec l'autorisation verbale du garde forestier nous ramassions et coupions chaque année un maximum de bois mort. Avec trois ou quatre cents francs (anciens), nous pouvions être associés à des bûcherons et récupérer ainsi les branches jusqu'à un litre d'épaisseur.

Beaucoup de gens se retrouvaient dans les coupes près des « quatre chemins », un véritable point de repère pour les rencontres des travaux forestiers mais aussi pour toutes sortes de loisirs. Les arbres étaient marqués de nombreuses cicatrices. Chacun portait le désir des jeunes gens et jeunes filles. Des initiales s'entremêlaient sur les écorces fléchées.

Au début, le transport des branches se faisait avec un tombereau. Cette longue charrette en bois, à quatre roues, avait une section en forme de trapèze ; un longeron, articulé sur l'essieu avant, se terminait par une croix, ce qui permettait la traction à deux personnes. Le tombereau, qui pouvait se refermer devant comme derrière, fut l'objet, plus ou moins dangereux, de nos jeux de descente en roues libres avec comme seul frein un bout de bois faisant levier sur les roues arrière. On dévalait ainsi la côte de la route de Domèvre avec une insouciance et une inconscience qui n'avait d'égal que l'ivresse de la vitesse.

Le tombereau devenait par contre très utilitaire, quand on ramenait un ou deux stères de branches pour le chauffage ou des rames pour les haricots grimpants. La charge réelle dépassait très largement la charge autorisée. Plusieurs cordes étaient nécessaires pour maintenir en équilibre la pyramide de fagots. Le convoi arrivait ainsi tant bien que mal jusqu'au « village nègre ». Nous étions fatigués et nous étions heureux. Nous rendions hommage à ce sacré tombereau, quelques planches sur quatre roues, une simplicité rustique qui servait également à la récolte des betteraves, des rutabagas et des pommes de terre.

Le bois acheté par l'intermédiaire de l'usine, arrivait toujours à l'improviste. Adultes, enfants, voisins, remorques et baûgeottes* étaient mobilisés pour dégager le trottoir et la route avant la tombée de la nuit. Chacun se rendait service, c'était une tradition qui se terminait toujours par un p'tit canon et un couarôge*.

Une hache et une serpe parfaitement meulées ainsi qu'un bon bloc, taillé dans le meilleur tronc, permettaient, à mes frères, de rivaliser en adresse et en force. Chaque morceau de bois façonné était rangé, les uns à côté des autres et les uns au-dessus des autres, pour former une sorte de cylindre, comme un puits, dans lequel on mettait les tordus et les tocs* en vrac.

Le bois pouvait sécher ainsi dans la cour pendant plusieurs mois avant de trouver place au grenier, ce qui se faisait en général au début de l'automne.

Les baûgeottes pleines, nous montions les deux étages par les escaliers étroits de l'appartement. Mon père et mes frères essayèrent plusieurs méthodes pour gagner du temps et des forces.

Certains procédés étaient assez fantaisistes. Le plus spectaculaire fut un système de poulies plus ou moins bien fixées à l'ouverture du premier étage. Une personne restait en bas pour accrocher les amarres, une deuxième était nécessaire au premier pour hisser la nacelle, une autre enfin pour se coltiner le deuxième étage. Si le contenu de la baûgeotte n'était pas équilibré, le système vacillait dangereusement lors de la montée, seul le mur ou la châtelette* ralentissait les effets oscillants. La méthode eut le mérite d'exister. Son efficacité fut l'objet de commentaires contradictoires de la part des utilisateurs et des spectateurs venus contempler l'événement scientifique.

Tous furent d'accord pour reprendre la bonne vieille hotte fabriquée par notre voisin-coté-sud, Monsieur Del, une hotte facile à porter, une hotte tout en noisetier, rembourrée au niveau des épaules et du bas du dos, une hotte, qui même pleine, se faisait oublier. Monsieur Del était rendant d'service*.

Monsieur DEL

Marcel Del, comme tous les hommes du quartier, était ouvrier à la BTT. Il représentait pour moi le symbole de la sagesse, de la science populaire et de la soif culturelle. Il était fier d'avoir sa carte au parti communiste. Il était convaincu mais restait ouvert à toute conversation. J'ai appris beaucoup avec lui.

Son hangar, un véritable petit atelier, fut le premier à accueillir les hirondelles. Pour les oisillons, il avait étendu de larges toiles sous le nid. Cette précaution fut reprise par mon père

lorsqu'un autre couple pris refuge dans notre propre hangar. Les hirondelles revenaient chaque année avec une fidélité sans faille.

Monsieur Del était abonné à «Système D » et passait tout son temps, en dehors de l'usine, dans son petit atelier à étudier les techniques de la menuiserie, de la serrurerie et de l'électricité. Il m'invitait, quelques fois, à lui tenir compagnie. Dès que je sautais la balustrade, c'était à chaque fois un plaisir de curiosité et d'admiration.

Monsieur Del était passionné par l'électronique naissante. Il construisit un poste à galène complet. C'était merveilleux d'entendre Radio Luxembourg grâce à une aiguille pointée sur un minéral de plomb qui servait de transistor. Les réglages du contact étaient essentiels, tout comme la position des condensateurs variables. A dix ou onze ans, la TSF* était pour moi autre chose qu'une simple boîte noire.

Pendant les premières années du collège, Monsieur Del me refilait régulièrement des livres sur l'électricité pratique ainsi que des revues sur l'amitié franco-russe. Moi, je lui prêtais mes livres de mathématiques et de sciences pour qu'il puisse remettre à niveau ses connaissances d'autodidacte.

La douche à arrosoir basculant, installée dans son hangar, fut une de ses inventions très astucieuses. L'eau était chauffée à l'extérieur, au soleil dans un tonneau récupéré à l'usine. Monsieur Del était un homme pratique.

Les bains-douches

Aucune maison du quartier ne possédait, à l'époque, de commodités sanitaires. La toilette quotidienne était pour nous assez succincte. Il fallait tout de même être un tant soit peu organisé car nous avons vécu jusqu'à huit dans la maison. Pour sa remise au propre hebdomadaire tout le monde pouvait se rendre aux bains populaires, à la « rotonde », entrée gauche, près de l'usine. Les bains-douches étaient ouverts aux salariés de la BTT et à leur famille, moyennant une modique somme d'argent.

Au début, maman nous y envoyait chaque semaine, ma sœur, mes frères et moi, pour un grand nettoyage. Nous prenions notre ticket, de la même façon qu'un ticket de cinéma au « Moderne ». Le prix du bain était plus cher que celui de la douche, ce qui n'empêchait pas la gardienne de tambouriner à la porte pour nous faire sortir plus rapidement. Lorsque ma sœur choisissait pour moi la douche, ce dont j'avais horreur, je me mouillais juste les cheveux et je restais habillé en attendant que ça se passe. Je pouvais rester ainsi dix minutes à regarder l'eau

sortir du pommeau, cela me donnait juste envie de pisser, ce que je faisais d'ailleurs volontiers. En sortant, je donnais mes appréciations sur la température de l'eau, comme si de rien n'était.

Les premiers jeux

Les premiers jeux d'enfance étaient très classiques, mais la configuration du quartier toujours en construction, donnait des variantes intéressantes à « la tapette »* et au « chat perché ».

La « cachette » fut l'occasion des premiers conflits, des premières influences, des premières approches. Par connivences, on retrouvait toujours les mêmes à « coller » contre l'arbre de la pelouse et selon l'humeur de la majorité influente, le comptage imposé variait de façon peu impartiale. Si le colleur nous trouvait trop vite, c'est qu'il avait reguigné*, il fallait donc recommencer. On se cachait souvent par deux, dans une complicité enfantine.

Ce fut aussi les premiers temps des amitiés sincères, des premiers coups de cœur de gosse, les premiers vague à l'âme. La corde n'en finissait pas de tourner pour le « palais royal ». C'était vraiment un beau palais, et comme toutes les jeunes filles étaient à marier, nous connaissions les premières rougeurs, si c'était oui, c'était de l'espérance, si c'était non, c'était de la souffrance. On sautait au rythme de l'alphabet pour heurter la corde, au bon moment, sur la bonne initiale. Pour aller jusqu'à « M », ça allait, mais pour aller jusqu'à « V », c'était un véritable exploit. Chacun attendait son tour et l'espoir grandissait ou retombait d'un coup. Même chez les enfants il y a beaucoup d'adrénaline

Autre jeu où nous pouvions marquer notre influence : le « je-déclare-la-guerre ». Le cercle des pays, amis ou ennemis, prenait toute la largeur de la route. Les morceaux de plâtre et les craies blanches, piquées à l'école, étaient nécessaires pour défaire et refaire les territoires. Très vite, celui ou celle qui faisait office de tête de turc, n'avait plus la place que pour mettre un seul pied dans le cercle. Les territoires des filles, qui avaient nos faveurs, restaient intacts le plus longtemps possible. C'était Mimi pour les uns, Pépée pour les autres, ou encore Muguet et plus tard Viviane, et puis les plus jeunes Claudine, Georgette, Marilène La partie se terminait toujours par un « j'en ai mare c'est toujours les mêmes ! », les mêmes c'était souvent Roger ou Claude, alors on passait à autre chose.

« La balle au camp » était aussi un jeu très répandu. Chef d'équipe, et après tirage-aux-pieds, j'étais peu enclin à l'égalité des forces dans chaque camp, j'avais suffisamment d'influence pour que ceux ou celles que je voulais, viennent derrière moi, même s'il fallait tricher un peu pour cela.

D'autres jeux comme l'épervier où l'on pouvait tenir, bien serrée, la main de sa copine, le mouchoir qui tombait toujours derrière l'élue, le jeu des métiers où l'on s'éloignait par deux, ont tissé les liens, noué ou renoué les amitiés d'une bande de gosses habitant le même quartier. Ces plaisirs se renouvelaient chaque année. Le groupe s'agrandissait quelques fois quand Annie descendait le coteau, elle était acceptée à ma grande satisfaction. La fin de notre enfance fut difficile à marquer dans le temps. Le passage de nos jeux d'enfant autour de « la pelouse » ou du « talus » à nos regroupements d'adolescents sur « les escaliers », dura un moment ...un temps d'incertitude !

Ouvriers à la BTT

La vie de nos parents respirait la simplicité. Le cœur du quartier battait au rythme et aux horaires de l'usine. Les sirènes de la BTT marquaient les différentes étapes de la journée. La semaine était réglée comme du papier à musique.

Le lundi, par exemple, c'était le jour de la grande lessive. Mon père avait fabriqué une charrette à deux roues de vélo, qui, pour maman, remplaça avantageusement le tombereau pour le transport des grandes lessiveuses.

Au début, la cuisson de la lessive était faite sur place, au lavoir et c'était le père Cholet qui était chargé d'allumer et d'alimenter les fourneaux. Plus tard il fallait apporter son bois de chauffage dans des charpagnes* ou des baûgeottes* souvent rafistolées. Ces réunions de travail étaient l'occasion pour les femmes du quartier d'organiser, tout en frottant énergiquement le linge dans les auges, le journal parlé du « village nègre ».

Même en plein cœur de l'hiver, malgré le froid, la neige et l'eau glaciale, les habituées étaient présentes le lundi matin au couarôge* du lavoir des cités Foch.

La sirène de la BTT, qui couvrait toute la moitié sud de Thaon, était réglée à douze heures et à dix-sept heures trente pour les sorties de l'usine et à treize heures quinze pour les retardataires au travail. Toutes les montres de Thaon et des alentours étaient à l'heure de l'horloge et du gueulard* de la BTT. Hors de là, point de salut, pas même pour les cloches de l'église.

La sortie de midi et celle de cinq heures et demi était un véritable spectacle. Dès que la sirène se mettait en voix, la grande porterie* vomissait une masse grouillante d'ouvriers à pied, à vélo, à solex.

Le flot humain perdait d'abord vers la droite les habitants de la prairie Claudel, de Girmont, ainsi que ceux qui prenaient leur repas ou leur pot-de-camp* au réfectoire. Le plus

gros de la foule s'écoulait tout droit le long de la rotonde jusqu'au croisement avec la nationale 57, c'est à dire jusqu'au « raccordement ». Personne ne se souciait du stop réglementaire. La masse fluide se divisait alors en trois : une partie vers la gauche, direction Chavelot et les quartiers de la marseille, une partie vers la droite, direction la ville, le « bar espagnol* » et les cités derrière la ville, la troisième partie continuait tout droit vers Gohypré, les cités de la gare, la chenau et le «village nègre ».

Pour joindre le « village nègre », les piétons prenaient le raccourci de l'horticole par le chemin de crasse et arrivaient bien souvent avant les cyclistes. Il en arrivait de partout. Le quartier connaissait à chaque fois quelques minutes d'effervescence avec des vélos grinçants, des bleus de travail à peine boutonnés et des musettes souvent mal fermées. Il fallait aller vite.

Certains soirs à cinq heures et demi, le spectacle était agrémenté par le train de marchandises qui transportait les tonnes de tissus de l'usine jusqu'à la gare SNCF.

Dans un bruit de machine à vapeur et de sifflets dont le son se répandait bien au-delà de la ville, une énorme locomotive à vapeur, tirait péniblement jusqu'à trente wagons qui rivalisaient en grincements peu mélodieux. Poussif, s'arrêtant plusieurs fois, le convoi bouchait en un seul bloc la nationale, le passage de l'école Gohypré et la route menant au « village nègre ». Le drapeau rouge qu'agitait, de sa seule main, l'oncle André, un des responsables de la circulation du convoi, semblait toujours superflu. Le flot d'ouvriers, désormais en retard, faisait face à la situation avec soumission. Dans la journée, lorsqu'il n'y avait qu'un ou deux wagons à tirer, c'était le « coucou »* qui s'en chargeait.

Au « raccordement », l'heure de la sortie de l'usine était le moment idéal, pour les gendarmes, d'aligner les taupiques*. Ils avaient à leur disposition la panoplie complète des contraventions pour bicyclettes : un stop non respecté, un cataphoque* frâlé*, l'absence d'une sonnette en état de fonctionnement, une plaque numérotée non réglementaire sur l'axe du guidon, une assurance périmée et surtout, en hiver, les lanternes non allumées . Ah ! les lanternes non allumées, c'était l'idéal pour mettre un beignet*, ça se voyait de loin, pas de contestation possible, sauf peut-être vers la mi-janvier, où cinq heures et demi tombait entre chien et loup. Pour cela, la maréchaussée thaonnaise avait établi un calendrier réglementaire. Il était décidé qu'à dix-sept heures trente, à Thaon, et plus précisément au « raccordement », il faisait nuit jusqu'au vingt janvier et jour à partir du vingt-et-un.

Match de quartier

Seuls les hommes et les jeunes gens à partir de quatorze ou quinze ans travaillaient à l'usine. Les femmes étaient traditionnellement affectées aux tâches de la famille. Facilement, le couarôge s'organisait chez l'une ou chez l'autre, autour d'un café et d'une tarte de mirabelles.

Pour les hommes, les loisirs se résumaient à l'élevage de lapins, aux bricolages, rafistolages et entretiens des vélos dans le hangar individuel affecté à chaque logement.

Quelques fois, le samedi après-midi, un match de football était organisé, au-dessus du talus dans les prés non encore cultivés.

L'équipe des cités Foch, dans laquelle jouaient mes deux frères et mon père, était opposée à la « cidrerie », pampoine et compagne, équipe renforcée par les chinois. Trop jeune, on m'attribuait le rôle que je croyais essentiel : ramasseur de balles. L'entraînement avait lieu tous les soirs de la semaine précédant la compétition, sur la pelouse, centrée dans la patte d'oie des deux rues du « village », un terrain trop petit qui ne permettait pas de montrer les capacités de chacun. Quand on queutait* le tir, le ballon aboutissait dans les jardins voisins et c'était toute une diplomatie pour aller le récupérer, surtout au printemps en période de jardinage. Nous, les gosses, nous étions très utiles dans ces moments là, pour escalader les palissades sans se faire repérer.

Le match se terminait toujours par un score fleuve, par des discussions, par un casse-croûte, par des chopines et les gosses traînaient là pour récupérer les restes mais souvent y'n'y avait plus grand Yeck*.

Quelques traces d'après –guerre

J'étais trop jeune, tout comme mes camarades, pour avoir gardé des souvenirs de la guerre , juste une vague image des chars américains à la libération de Thaon, en septembre 44. Les sœurs bernadettes nous avaient rangés en rang d'oignons le long du trottoir, rue de Lorraine, avec des petits drapeaux français et américains. Le bruit des chars avait contribué à accrocher l'image à ma mémoire.

La guerre, comme partout, nous avait laissé ses habitudes.

Chaque mois, après la paye de la deuxième quinzaine*, la plupart des familles faisaient le ravitaillement. Il fallait absolument compléter la rangée des savons de Marseille, étranges cubes, bruns jaunâtres, serrés sur les poutres du grenier. Il fallait s'assurer que la réserve de sucre, environ dix kilos, était suffisante. Pour le reste, pommes de terre et autres légumes, c'était les travaux des champs qui contribuaient au «en cas de...».

La guerre avait aussi laissé sur place certaines personnes insolites.

Quelques prisonniers allemands, avaient demandé à ne pas retourner chez eux. La baraque dite « des allemands » abritait deux familles. Les hommes, comme tous ceux du

«village nègre» travaillaient à la BTT. Il n'y avait aucun problème d'intégration. Leurs logements, tout en bois, étaient exigus. La couleur du goudron délavé attristait le paysage. Et pourtant Gisella aurait mérité un palais. Le palais n'aurait pas brûlé et elle ne serait pas partie.

Il y avait aussi «le grand russe». Lui aussi travaillait à la BTT. Il habitait au-dessus du coteau, au bout de la rue Gohypré. Agé d'une quarantaine d'années, il avait un nom impossible à retenir. C'était le spécialiste du cerf-volant.

Par soir de grand vent, lorsque le ciel nuageux permettait le spectacle, je guettais avec la plupart des jeunes du «village», vers le dessus du talus, l'arrivée du «grand russe». Nous comptions vingt minutes maximum après la sirène de cinq heures et demi. L'homme alors apparaissait, impérieux, soulevant un immense cerf-volant, de plus de deux mètres d'envergure, accroché à un cordeau de plusieurs kilos de ficelle. Une queue de cinq à six mètres formait une traîne de toutes formes. La préparation de l'événement était toujours spectaculaire. L'élan et la course de l'homme étaient majestueux. L'envol de l'objet de nos désirs était grandiose. L'immense cerf-volant, fait de baguettes de noisetier, de papier journal et de kraft, prenait de la hauteur, devenait petit, mais de plus en plus difficile à manœuvrer.

Lorsque le cerf était suffisamment haut, «le grand russe» envoyait des messages, c'est-à-dire des petits disques de cartons, fendus jusqu'au centre et qui parcouraient, grâce au vent, la bonne centaine de mètres de ficelle, ajoutant la magie au spectacle du ciel déjà tumultueux. J'avais droit, comme certains de mes camarades, à faire partir mes propres messages où étaient inscrits mes petits secrets. Une partie de moi-même voyageait au vent.

La guerre nous avait aussi laissé le «champ de tir».

Il était situé au-delà de la ligne de chemin de fer qui longeait le haut du «village nègre». Naturellement, l'accès y était, au début, interdit. Les risques étaient grands. Il fallait d'abord traverser, à découvert, la double voie ferrée de la ligne principale Nancy-Epinal, avec toutes les difficultés pour grimper sur le ballast, il fallait ensuite longer le bois pour pénétrer dans le «champ de tir» par le haut. Plusieurs d'entre nous s'y essayèrent, plusieurs se firent «piquer» par le chef de gare ou les policiers. Il était sûr pourtant, que les «pampoine», «chou l'œil», «bec de poule» et compagnie se faisaient pas mal d'argent, grâce au ramassage des douilles de balles et même d'obus.

La guerre nous avait laissé aussi ses souvenirs.

Le «train blindé» avait stationné plusieurs jours sur les voies de garage, à la cidrerie, derrière la baraque des allemands. C'était un immense train à la forme guerrière, dont les wagons blindés abritaient une exposition, un espace cinéma, un bar, des endroits d'échanges, le tout à la gloire de l'armée française. L'entrée était payante, les bénéfiques devant rejoindre les

caisses des associations patriotiques d'après-guerre. Les projections étaient surtout intéressantes le soir, car elles attiraient les jeunes gens et jeunes filles de Thaon et de Chavelot.

J'étais beaucoup trop jeune pour sortir le soir. Mes grands frères n'avaient pas non plus la permission de nuit. Attirés par le train blindé ils essayèrent pourtant, un soir, après 22 heures de contourner l'interdiction. La porte du couloir, en bas des escaliers, étant fermée, ils décidèrent de faire « le mur » par la fenêtre des WC. Roger, le plus jeune qui était aussi le plus souple, sauta rapidement dehors, tandis que Jojo, le plus grand, ayant passé la tête et une épaule, se retrouva complètement coincé, une partie à l'extérieur, l'autre partie à l'intérieur des WC et c'est sans difficulté que ma mère, réveillée par le bruit, mania le martinet sur sa partie la plus charnue. Les escaliers furent remontés quatre à quatre. Je ne dormais pas. Mes frères se rejetèrent la faute, l'un sur l'autre en râmant* jusque tard dans la nuit.

La belote

La belote était presque toujours au centre des couarôges*, parfois entre voisins, souvent en famille. C'était la spécialité de maman et de ses sœurs, les sœurs Etienne.

Un jeu de cartes usé était toujours nécessaire, la distribution en était plus facile, avec un neuf cela glissait trop. Mouiller le pouce droit faisait partie du rituel, cela permettait de mieux faire glisser la carte, au risque de la graisser plus rapidement, auquel cas il fallait procéder au dégraissage par un passage au talc.

Tante Yvonne était la plus rapide à la donne, son coup de langue fréquent lui donnait cet avantage. En général, la belote se faisait chez elle le mercredi soir, après souper*. Comme il n'y avait pas école le lendemain, maman m'emmenait parfois. On prenait le chemin de crasse par le raccourci, en traversant « le jardin du voisin d'en face ». Tante Hélène arrivait avant nous, ce qui était normal puisqu'elle n'avait aucun gosse à dequeugner*. Nonon Gilbert complétait le jeu, tandis que tante Malou, qui commençait à avoir des problèmes de vue, s'occupait au tricot. Mon cousin avait deux ans de plus que moi, il était grand puisqu'il était déjà en sixième ou cinquième, il avait des devoirs compliqués.

J'aimais rester au bout de la table de cuisine, devenue l'autel de la belote. J'étais fasciné par les jetons en bois fins, de couleurs différentes. La forme donnait à chacun d'eux une valeur pécuniaire. On ne jouait pas aux sous, mais vu les visages de chacun en fin de partie, c'était tout comme. Ma cousine, un peu plus jeune, abandonnait ses poupées, pour jouer avec moi. Nous alignions alors les jetons ronds ou rectangulaires laissés, avec complaisance à notre disposition. Nous étions encore trop petits pour cousiner*. Nous comptions et recomptions notre richesse. Parfois un coup de poing sur la table, ponctué par un « je coupe ! » nous ramenait à la réalité. Le

« dix de der » final donnait le signal de la distribution des jetons aux deux équipes : cent dix à droite et septante* à gauche avec la tierce.

Le café et la tarte annonçaient la fin de la soirée.

Le retour à la maison était toujours programmé à vingt-trois heures. Il fallait reprendre le chemin de crasse avec une lampe de poche. Je ne disais rien mais j'avais les chocottes*.

Un ou deux autres soirs dans la semaine et certains après-midi, le rituel recommençait, chez une autre sœur de maman ou chez tante Titine*, à la chenau, ou chez nous au « village nègre ». Et s'il manquait une quatrième, on allait chercher la Raymonde, la mère de Mimi, ma copine. Et quand la Raymonde jouait, les parties duraient deux fois plus longtemps. « C'est quoi l'atout déjà pu* ? ». Les parties étaient entrecoupées des dernières nouvelles du quartier. On se croyait au lavoir, le lundi matin.

Avec Mimi, nous n'étions guère intéressés par la conversation des grands. On partait alors seûgner* au hangar. Nous jouions comme tous les gosses au docteur ou à l'école devant les lapins qui nous regardaient d'un seul œil, immobiles dans leur cage, seules leurs narines clignotaient en permanence. Nous oubliions parfois notre quatre heures mais les lapins ne manquaient ni d'herbe, ni de pain rassis.

La belote était le jeu des parents. Chez Mimi ou chez Pépée, nous jouions au nain jaune. « Dix, valet qui touche, dame qui touche, roi et je r'commence, un deux, trois sans quatre ». Et nous ramassions la cagnotte des « cartes qui touchent ». Et nous étions heureux.

Beaucoup plus tard, à la fin de notre enfance, la belote nous convertit et nous offrit pour autel « les escaliers ».

Peaux d'lapins, peaux ...

Beaucoup de familles élevaient des lapins en cage. J'ai appris très tôt avec mes frères, à faucher l'herbe du talus, à retourner le foin et à le ramasser d'urgence lorsque l'orage se pointait.

Mon père tuait le lapin le samedi matin. Après quelques révulsions lors du saignement, l'animal mourait. Il était alors pendu à une potence la tête en bas, maintenu par les deux pattes arrière écartées. L'art du dépouillement pouvait alors commencer. Mon père avait toujours des couteaux parfaitement aiguisés, ce qui permettait un découpage parfait au niveau des jarrets. Il suffisait ensuite de tirer lentement mais fortement pour dépieuter* le lapin. Le chat du voisin attendait patiemment en dessous de la dépouille pour essayer de récupérer un morceau d'entrailles. La peau de l'animal était soigneusement suspendue au plafond du hangar.

Le dimanche matin, on entendait arriver de loin, le marchand-de-peaux-de-lapin dans sa camionnette. Point de klaxon pour s'annoncer, mais un puissant « peaux d'lapin, peaux ! y'a rien à vendre ! », je me précipitais alors sur le trottoir, tenant comme un trophée, la peau du lapin tué la veille. Le père Rezer tâtait la fourrure, appréciait les taches blanches et m'en donnait vingt francs (anciens). C'était sûr que je me faisais avoir. Un adulte aurait obtenu certainement cinq francs de plus. Mais vingt francs représentait pour moi un petit trésor, qui me permettait d'acheter un coquillage à lécher, une boîte de coco et un paquet de chiques chez la mère Nonni, en bas de la rue de la gare.

Les chiques

Les chiques* furent pendant plusieurs années le passe-temps favori de la plupart d'entre nous, garçons et filles.

Dès la sortie de l'école on sortait le sac de chiques que l'on espérait voir augmenter en volume et en poids. Chaque soir, je comptais et recomptais le butin, véritable trésor qui allait servir de monnaie d'échange pour beaucoup de choses, y compris l'amitié.

Les chiques étaient des billes en terre cuites, quelques fois en plâtre, elles étaient colorées et vernies. Seule, une plus grosse était en verre, une grosse agate que l'on appelait « toc » ou « pec ». Les agates, petites billes en verre, quoique jolies et chères, étaient rarement sorties, seules les chiques avaient valeur de mises et de gains.

Le seul jeu où nous utilisions les agates étaient la «capite»*. Dans un carré tracé sur le trottoir, les trous à chaque coin et au centre représentaient les cinq capitales. Depuis son propre trou il fallait essayer de gagner les autres sans se faire jeter du carré par la bille de l'adversaire. Naturellement, celui qui envahissait le trou central, prenait un avantage conséquent. On s'entraînait des heures entières, la bille coincée entre l'index et le pouce légèrement en pression arrière, à la projeter violemment sur la bille adverse, comme pour faire un « carreau ». On en loupait pas mal au début, mais tout était une question d'entraînement.

Tous les autres jeux se jouaient avec des chiques et un pec* Le plus simple était « la ligne » avec toutes les billes alignées. Lorsque le pec en tiquait une, le joueur ramassait toutes celles qui la précédaient. Les filles aimaient particulièrement ce jeu tout comme « le rond ».

« Le trou », quant à lui, permettait les parties rapides, simplifiées à l'extrême puisqu'il suffisait de l'atteindre pour ramasser toutes les chiques qui avaient échoué.

Pour jouer au Tour de France, on poussait la bille dans la rayotte* tracée sur le trottoir, avec son index, et si elle en sortait, on repartait à zéro. Le vainqueur ramassait les chiques des autres.

Mais le vrai jeu de billes, le jeu viril, le jeu des garçons, le jeu des plus grands, était sans conteste « le triangle ». Selon le nombre de joueurs, nous mettions jusqu'à dix chiques chacun dans un triangle. Il fallait tiquer* en plombant, c'est-à-dire lancer le pec directement à l'intérieur, sans « roulotte »*, comme pour les carreaux à la pétanque, chaque bille sortie était ramassée en doublant les gains, et si celle située au sommet du triangle était éjectée sans ricochet, c'était le coup du chapeau et le vainqueur ramassait la totalité des enjeux.

Lorsqu'il n'y avait plus grand monde à plumer* au « village nègre », nous sortions au-delà de nos frontières pour aller se frotter aux champions des autres quartiers, à « la marseille », à « la chenau » ou au « champ de tir ». Les forces en présence avaient été préalablement mesurées lors des récréations à l'école Gohypré. Plusieurs fois, j'ai failli laisser ma chemise*, à la sortie du « patro », contre le grand Kern, un champion dans la catégorie triangle. Pour me renflouer, je retournais un moment, jouer avec des plus faibles au « village ».

Les chiques étaient une monnaie d'échange pour obtenir les faveurs de l'un, de l'une ou de l'autre. L'amitié d'un garçon pour une fille, se mesurait au nombre de billes qu'il était capable de lui donner. Les échanges se faisaient sur « la pelouse » ou sur « le talus » et plus tard sur « les escaliers »

Le jeudi

Le jeudi était le jour sans école.

Comme pour beaucoup, ma journée était programmée dans la tradition bien catholique. Ça ne pouvait pas faire de mal, comme disait maman, mais telle que la religion nous a été enseignée, je ne pense pas qu'elle ait eu raison.

On commençait le matin par le catéchisme, appelé cat'cheu, puis il y avait la messe, et l'après-midi : c'était le patronage, appelé patro. Parfois je terminais ma sainte journée par le chapelet chez la mère d'un missionnaire au quartier de la marseille.

Petit, j'allais au cat'cheu chez les sœurs bernadettes. C'est sœur Raphaëlle qui était chargée de l'instruction. Sa dentition avancée projetait régulièrement un éventail de postillons à un mètre à la ronde et gare à ceux qui étaient désignés pour les premières tables. La méthode d'apprentissage était simplifiée à l'extrême grâce au collage de vignettes sur lesquelles était dessinée la vie de Jésus, tout en silhouette. Si la « méthode bernadette » avait fait ses preuves

bien au-delà de nos frontières, il n'en restait pas moins que l'enseignement religieux était basé sur la peur. Le diable, le feu et l'enfer étaient largement représentés en noir et blanc sur nos cahiers et dans nos mémoires. Tu ne feras point ! Tu ne toucheras point ! Tu ne regarderas point ! Et surtout, tu ne penseras point ! ... Sinon : à confesse ! ... Et n'oublie rien ! ... Et pour ne rien oublier, on nous donnait un questionnaire de préparation, la fameuse feuille jaune. J'ai volé du sucre dans le buffet... Combien de fois par semaine ? ... J'ai regardé des choses impures ... Combien de fois ? ... On mettait des chiffres au hasard.

La messe était obligatoire, tout comme le dimanche, jusqu'à la communion solennelle. On déposait un ticket à l'entrée avec un contrôle strict par un abbé de service. Toute absence devait être justifiée. Cette obligation ne m'était pourtant pas pénible, pour les copains non plus, car c'était l'occasion de côtoyer les filles et de r'zyeuter* celles que l'on avait pas l'habitude de voir, les « Boussac »* par exemple. Au moindre regard appuyé, on se prenait à rougir et les voisins chuchotaient, malgré la surveillance étroite des abbés en soutane noire, des abbés qui arpentaient l'allée centrale pour mieux contrôler l'assemblée. Beaucoup d'entre nous, garçons et filles, se demandaient d'ailleurs ce qu'il pouvait y avoir sous leurs grandes cottes* boutonnées des pieds à la tête. Etaient-ils habillés comme nous ? L'énigme était aussi importante que le sexe des anges. Nos réflexions étaient interrompues en permanence par un début de vocalise, plus ou moins juste selon l'émetteur, un abbé qui entonnait le départ de l'énième couplet de l'énième cantique. Un concert peu mélodieux s'élevait alors jusqu'au vitrail de St Nicolas et les trois petits enfants se mettaient à trembler.

A la fin de la messe, les abbés ou les bâbettes nous faisaient sortir en ordre rigoureux, si bien que nous avions beaucoup de mal à nous approcher des filles que nous avions repérées durant l'office. Nous étions frustrés mais nous pensions déjà à la messe suivante, celle du dimanche, avec l'espoir d'avoir peut-être un peu plus de chance.

Le jeudi après-midi, je rejoignais, avec quelques-uns du « village nègre », la centaine de jeunes thaonnais, tous envoyés par tradition au patronage, rue de la gare.

Le patro, réservé aux garçons, était dirigé par les abbés, souvent les deux plus sportifs de la paroisse.

S'il ne pleuvait pas, ils organisaient les jeux d'équipe classiques : balle au camp, passe à dix ou foot. Ils retroussaient pour l'occasion leurs cottes et leurs manches et se mettaient parfois même en short, tout mystère était alors levé.

Si le temps était au beau fixe, tout le patro se retrouvait pour un grand jeu, dans la sapinière du père Gérard, derrière le « Rouge Poirier ». Ce fut le temps des premières cibiches*, des P4*, que les plus grands se procuraient à l'épicerie Seller, près de la gare.

Par temps de pluie, nous avions droit au cinéma, avec Sylvain et Sylvette ou les aventures de Jo et Zette, ou mieux encore, les aventures de Tintin et Milou. La projection de ces films fixes était accompagnée de tout un rituel. Des opérateurs, tous volontaires, étaient choisis, par l'abbé Fréchar, pour des tâches bien précises : le préposé aux boîtes, le dérouleur et enrouleur de films, les lecteurs de bulles pour donner du son aux aventures de nos héros. Mais celui, qui avait la plus grande responsabilité, était le manipulateur de l'appareil de projection. Choisi assez souvent dans ce rôle essentiel, je me plaisais à rythmer, sur l'immense toile blanche, la succession des images en fonction des réactions de la salle, j'étais le chef d'orchestre, j'étais celui qu'on attendait, j'étais celui dont dépendait la suite des aventures, j'étais l'homme le plus important du monde. C'est pourquoi j'appréciais tout particulièrement la pluie le jeudi après-midi.

Jours de neige

Durant toute l'enfance, les hivers de neige ont été synonymes de jeux, de fêtes et de plein air. Sous sa couverture blanche le « village nègre » était toujours magnifique.

Pas de saleuse, seul un tracteur, tirant une lourde lame, était délégué par la BTT tard dans la journée, le village restait longtemps immaculé, jusqu'au moment où l'usine envoyait ses camions de crasse. Dans la cour des maisons ainsi que sur les trottoirs, nos parents déversaient, chaque matin avec parcimonie, les cendres résiduelles du chauffage nocturne.

La luge devenait un moyen de transport essentiel. Elle amenait les petits à l'école, elle transportait les lessiveuses jusqu'au lavoir, elle aidait aux divers ravitaillements, mais pour nous, c'était bien autre chose.

Luger était un jeu, une compétition, et surtout un moyen d'approche sensible de la mixité, dans un quartier où il y avait autant de filles que de garçons.

La luge la plus courante était à deux ou trois places. Elle était en bois et glissait sur deux lames d'acier fixées aux lattes servant de patins. Elle permettait d'inviter au vertige de la descente, la bonne-amie ou celle qui aurait pu l'être.

Tout petit, dans mes caoutchoucs* ou mes chnobottes*, équipé du pantalon golf et du passe-montagne* traditionnel, je me contentais avec d'autres, de descendre le « talus ». Quatre ou cinq mètres de pente et nous arrivions, avec l'élan, à peine au bord de la pelouse, trois mètres plus loin. Les performances étaient repérées par un piquet. S'il manquait d'audace, le lieu avait au moins l'avantage d'être tout près des habitations.

C'est vers les onze ou douze ans, que nous partions luger à l'extérieur du « village nègre », de l'autre côté du chemin de crasse, dans la « côte du père Cossin ». Là, nous pouvions nous élancer de très loin. Certains osaient même partir des hauteurs de Chavelot. Nous avions à notre disposition plus de cent mètres de descente, ce qui permettait d'atteindre, avec l'élan, le ruisseau longeant le contrebas du « village ».

Les luges à trois places étaient les plus courantes. La place disponible et la prudence étaient les principaux atouts pour pouvoir embarquer la copine du jour. La concurrence était grande, puisque notre quartier n'était pas le seul à jouir des descentes vertigineuses de la « côte du père Cossin », il y avait aussi les jeunes des hauts des cités de la marseille, ceux de la rue Nicolas Leblanc et quelques « chavelot ».

La côte avait plusieurs pistes. Seuls les plus âgés et les audacieux empruntaient la grande piste sur le chemin verglacé, longeant les grillages des jardins depuis le haut jusqu'au chemin de crasse.

Tout l'après-midi, nous essayions de rivaliser en originalité et en audace pour épater la galerie, mais cela rendait nos descentes parfois très dangereuses. Nous nous retrouvions sur la luge dans toutes les positions : assis, couchés, sur le dos, l'un à l'endroit et l'autre à l'envers, et le plus souvent en petit train, c'est à dire les luges attachées les unes aux autres. On prenait parfois des saprés valdingues*.

Mais le sommet de la compétition était toujours « le saut de la mort », une bosse artificielle au milieu de la piste, qui permettait aux plus courageux de se soulever avec la luge sur plusieurs mètres. De véritables concours étaient organisés. Les plus grands, donc les plus stables, étaient toujours vainqueurs.

Tout se passait dans une mixité dont l'innocence était à peine marquée par le début de notre adolescence et lorsque trop de monde s'accumulait dans cette annexe commune à plusieurs quartiers, nous, les ceusses* du « village nègre », retournions dans notre métropole pour retrouver l'intimité nécessaire à notre groupe.

Le Noël de l'usine

Par tradition lorraine, c'est Saint-Nicolas qui apportait les cadeaux dans les maisons, au « village nègre » comme ailleurs. La coutume n'a guère changé.

Le dimanche précédant Noël, tous les enfants des ouvriers et employés de la BTT étaient invités à la fête organisée par le comité d'entreprise de l'usine. Plus de deux mille enfants envahissaient alors la rotonde, avec chacun dans sa poche le fameux ticket, rose ou bleu en

fonction du sexe, numéroté de un à six en fonction de l'âge. En famille, en groupe, par quartier, nous traversions la grande salle ronde au milieu de laquelle était érigé un immense sapin avec de chaque côté des tables couvertes de jouets à perte de vue.

Tout était grandiose. Nous ne pouvions toucher qu'avec les yeux, car les gardes nous dirigeaient aussitôt vers la salle de théâtre. Nous avions à peine le temps d'apercevoir, au-dessus des tables, les grandes pancartes, roses ou bleues, numérotées de un à six, matérialisant ainsi la nature des cadeaux en fonction du ticket dans la poche. Un rapide coup d'œil nous donnait l'envie d'avoir quelques années de plus. Ce n'était pas forcément le cas pour tout le monde. Ma copine du « village nègre », la Mimi, avait tous les ans un ticket supérieur aux autres ... Allez savoir pourquoi !

La salle de théâtre était toujours archicomble. Selon les années nous avions droit à du guignol, du cirque ou du cinéma. A la fin de la représentation, il y avait un tirage au sort avec une montagne de cadeaux pour les heureux élus, puis c'était le départ d'une cohue indescriptible vers la salle ronde, où nous pouvions enfin échanger notre petit bout de carton contre le jouet prédéterminé. On nous donnait en supplément un cornet* de papier kraft contenant toutes sortes de friandises.

Notre retour au village nègre se faisait en bande, les garçons avec une grue mécano, les filles avec un ouvrage à perles, sauf Mimi qui avait eu droit à une paire de patins à roulettes.

La bonne année

Le jour du nouvel an, la tournée des vœux était une tradition familiale proche du rituel. Petit, je suivais mes frères et ma sœur Charlotte sans broncher, plus grand, je pris la responsabilité de ma sœur Josie et plus tard, on emmena la toute dernière, Denise .

Le départ était toujours fixé à neuf heures moins le quart, de façon à arriver chez tante Titine à la sonnerie de neuf heures. « La chenau » était un quartier de la BTT situé du côté de la gare, à environ un kilomètre du « village nègre ». Parmi tous les cousins et cousines qui entamaient en famille, leur propre tournée, nous étions habituellement les premiers.

Tante Titine et nonon Marcel n'étaient jamais étonnés de notre arrivée très matinale. Après le traditionnel « bonne année, bonne santé -toi aussi mon gamin ! », nous nous attablions devant un bol de café au lait et une brioche, soumis les uns après les autres, à l'interrogatoire habituel : « est-ce que tu travailles bien à l'école ? », la réponse était toujours positive, il ne fallait surtout pas remettre en cause les pièces de monnaie préparées de façon égalitaire dans les poches de la blouse de tante Titine.

Chacun ayant reçu son argent et ses friandises, nous prétextions la longue tournée familiale qu'il nous restait à faire pour reprendre le chemin des étrennes.

Nous descendions la rue Pasteur en marchant, malgré le verglas, sur les traverses irrégulières de la voie ferrée reliant la gare SNCF à la BTT.

La deuxième étape était située rue d'Alsace, chez tante Malou. De sa maison, on pouvait voir la Rotonde, derrière le canal de l'Est. Nonon Gaston nous servait un sirop et nous répondions toujours aussi poliment « ...gentil ...bien à l'école ...oui, on est plus grand que l'an dernier ». Parfois nous nous retrouvions avec des cousins-cousines qui faisaient leur tournée dans le sens inverse, les discussions étaient alors égayées et nous profitions d'un départ commun pour prendre congé, non sans avoir reçu, de façon discrète, les pièces qui allaient gonfler notre capital.

L'étape suivante n'était pas très loin, toujours rue d'Alsace, à la limite de Chavelot, chez tante Hélène et nonon Paul. Après le mot de passe « bonne année, bonne santé » suivi en écho par un « surtout une bonne santé », nous nous serrions, par manque de place, près de la fenêtre de la cuisine et pouvions ainsi regarder le canal recouvert de glace, juste sur le côté de la Rotonde. Sur le buffet, le litre de goutte* était prêt pour les plus grands. Tante Hélène se plaisait à nous raconter la dernière histoire qu'elle avait eue avec « la capitaine », sa vieille tante et voisine de palier. Nonon Paul, assis devant un casse-croûte d'onze heures, opinait du chef pour préciser que la vieille était dérangée. Un cornet* à la main, et quelques sous dans les poches, nous quitions le petit appartement très discrètement de façon à éviter la sortie de la « capitaine », qu'il aurait fallu embrasser en tant que parent, même très lointain.

Pour arriver chez notre quatrième tante, il suffisait de monter en partie la côte de Chavelot et de tourner à droite, vers les quartiers de la marseille. En route, nous comptions nos sous et comparions les sommes qui n'étaient jamais égales car elles étaient relatives à l'âge de chacun et surtout à la qualité d'être filleul ou pas.

Chez tante Yvonne et nonon Gilbert, nous nous retrouvions souvent avec nos cousins-cousines de retour de leur propre tournée. On s'attardait un peu plus pour apprécier la petite liqueur, allongée d'eau, en guise d'apéritif. Tante Yvonne nous donnait alors une enveloppe nominative que nous nous empressions d'ouvrir dès notre sortie, sur le chemin du retour.

Après avoir traversé les quartiers de la marseille, nous prenions le chemin de crasse pour rejoindre « le village nègre ». Il était tout près de midi et cela sentait bon le pot-au-feu. Les vœux du matin se terminaient en général chez les voisins avant le repas. L'après-midi, la maison était envahie par de la famille plus ou moins lointaine, ce qui donnait une animation inhabituelle, à mon grand plaisir et à celui de mes frères et sœurs. En fin d'après-midi je trouvais un moment, pour souhaiter la bonne année chez la Raymonde, la mère de Mimi.

Le premier poste de TSF

Les fêtes de fin d'année furent l'occasion, au début des années 50, d'un cadeau familial collectif : une TSF*, poste à lampes dont la valeur dépassait la moitié d'un salaire mensuel.

D'abord sur le bas-de-buffet*, puis sur la caisse à bois, le poste était devenu le point central de la maison, le lien avec l'extérieur, la première relation sonore avec le monde, bien au-delà du « village nègre » et de son lavoir-couarôge, de Thaon-les-Vosges et de sa BTT, d'Epinal et de sa « liberté de l'est », de Nancy et de son « est républicain ». La France et l'étranger étaient à portée d'oreille. Une véritable magie se développait à partir de trois boutons presseurs notés GO, MO et OC et un bouton rotatif qui faisait avancer une petite barre verticale derrière un écran de verre transparent où l'on pouvait lire des noms de villes et de pays.

Au « 4 rue Foch » on pouvait recevoir de manière très correcte Radio Luxembourg sur les grandes ondes et Radio Nancy sur les ondes moyennes.

J'étais beaucoup trop jeune pour trouver de l'intérêt aux informations nationales ou régionales. Pourtant, le dimanche soir, peu avant vingt heures, je respectais le silence quasi religieux, lors du célèbre « attendez-vous à apprendre que ... » de Geneviève Tabouis, dont le timbre de voix très particulier accentuait la probable authenticité de ses prédictions politiques.

Radio Nancy, sur les ondes moyennes, nous avait auparavant débité tous les résultats sportifs régionaux et si l'E.S.T.* avait perdu, il y avait un commentaire à la maison, du style :

« ... qu'une bande de fagnants *».

Les feuillets radiophoniques, à heures régulières, minutaient l'emploi du temps journalier de tout le quartier. Il ne fallait surtout pas louper Lahurette « sur le banc » et les déboires de « la famille Duraton », sans oublier « vous l'emporterez avec vous » offert par « ça va seul ».

Chaque jour à midi et demi, tout le monde participait à « la chose », ancêtre du schmilblick, tout de suite après les aventures du « Tonneau » dans « ça va bouillir ! ».

Les jeux radiophoniques prenaient une place importante dans nos soirées familiales. Ces émissions débutaient suffisamment tôt pour me permettre de rester un bon moment, accroupiot* entre le buffet et le coin de mur ou assis près du coffre à bois, avant le fatidique « demain y'a école » que je feignais ne pas entendre .

Les jeux étaient enregistrés en public, lors du passage du Radio Circus dans les villes de France, même dans les plus petites.

Le cirque, un immense trois mâts, rassemblait plus de trois mille personnes. Lors de son passage à Epinal, le René Binet, dit Tino, du « village nègre », se présenta avec son banjo dans l'émission la plus célèbre : « le crochet radiophonique », (plus tard, mon frère Roger y participa place du marché à Thaon et moi beaucoup plus tard à Remiremont). Malheur à celui ou celle qui chantait faux car le gong fatal lui coupait la voix et la foule, sans pitié, reprenait en chœur :

« Allez donc vous faire laver la tête

« Avec Dop c'est toujours un plaisir

« Dop, Dop, Dop. »

Le crochet radiophonique, passait sur Radio Luxembourg le lundi soir, présenté par Zappy Max, Roger Lanzac ou Marcel Fort.

Le mercredi soir, le fameux « quitte ou double » était animé par Zappy Max : « mes chers amis, bonjour ! »...Question simple à 1000F (anciens francs), puis 2000F ... 4000F ... l'important monsieur « Tiroir » ponctuait chaque seconde ... 64 000F ... 128 000F ...quitte ou double ?...double ! Bravo monsieur, vous reviendrez la semaine prochaine pour la somme de ...256 000F ... Quel suspense !

Le jeudi soir, Jean-Jacques Vital présentait « cent francs par seconde » avec Monsieur Champagne. Pendant toute l'émission, j'étais fasciné par une horloge qui égrainait les secondes ou plutôt les pièces de cent francs , mon imagination débordait de calcul mental : en une demi-heure ...trente fois soixante ...fois cent francs...

Le tout jeune Pierre Bellemare animait, le mardi soir, « Vous êtes formidable ! », une émission du style « à votre bon cœur m'sieur-dame ».

On élisait, une fois par mois, grâce à Jean Nohain, «la reine d'un jour » dont tous les vœux ou presque étaient exaucés.

Les premiers « hit parade » ne classaient que des chansons françaises, gravées sur les premiers microsillons. Ce furent les premières poésies de Brassens, de Barbara, et plus tard, j'ai commencé à adorer Brel et Pépée fut amoureuse de Bécaud.

Après quatre heures et demie

Chaque jour, la cloche de l'école libérait les écoliers qui n'étaient pas punis, à seize heures trente. Quelques-uns uns sortaient le sac de billes et commençaient leur partie derrière Gohypré.

Voulant profiter au maximum de la fin de la journée, je me dépêchais de rentrer avec l'un ou l'autre, et les filles nous rattrapaient sur la voie ferrée. Nous nous donnions alors rendez-vous dans la rue, au plus tard à l'arrivée des ouvriers de l'usine.

Mon « quatre heures » était toujours très simple : deux « rogeron »*, un peu de café au lait et une barre de chocolat que je mangeais en faisant mes devoirs. Je m'installais sur la table de la cuisine, le seul endroit où l'on pouvait écrire. Dans mon cahier du soir étaient inscrites les tâches des CM2: quatre additions à virgule, une conjugaison au passé simple, les six premiers vers du renard qui allait voir la cigogne et vis et versa, et une révision des tables de multiplication que je récitais en rengaine.

J'apprenais assez vite, ce qui me permettait d'être souvent le premier dehors, parfois même avant le gueulard* de la BTT.

Une fois les ouvriers rentrés et leur bécane rangée, la rue était à nous. Mimi allait chercher une corde à maçon, une vraie corde, épaisse et solide, très longue, qu'il fallait tenir à deux mains pour la faire tourner et les filles se retrouvaient à sauter à l'intérieur. A « huile » le mouvement était lent, les mollets rosés, parés de socquettes blanches, attiraient les regards. A « vinaigre » le mouvement s'accélérait et les petites jupes plissées se soulevaient pour le plaisir des garçons.

Elles étaient mignonnes nos petites copines du quartier. Et puis, en sautant, elles chantaient, improvisant des comptines, qui nouaient ou dénouaient les liens avec l'un ou l'autre.

Assis sur le bord du trottoir, j'aurais voulu qu'elles ne s'arrêtent jamais, comme suspendues entre ciel et terre.

Lorsque les filles étaient fatiguées, nous proposons un autre jeu.

« Un, deux, trois, soleil ! », appuyé contre la palissade, je criais en traînant sur chaque mot, et en accélérant sur le dernier pour pouvoir me retourner et surprendre qui je voulais. « Roger t'as bougé, retourne à ta place ! », Pépée était alors en équilibre sur une jambe, écartant les bras comme un oiseau, Jacques faisait presque le grand écart, la bouche grande ouverte, Muguette était à peine sortie de sa position d'origine, les plus petites, Georgette, Renée, Marilène, Claudine, toutes très bavardes, étaient rapidement éliminées puisqu'il ne fallait pas parler. Quant à Mimi, elle était immobile, dans sa jupe bleu marine et dans son pull tricoté, qui laissait entrevoir une adolescence bientôt naissante. Elle avait les cheveux coiffés « à la Jeanne d'Arc » et son regard bougeait à peine. Je la voyais fragile. Que pouvait-elle craindre ? Puisque, ce soir là encore, c'est elle qui gagnerait.

A « maman, je peux ? », où il s'agissait de s'approcher le plus possible de « la mère », nous reprenions les mêmes positions et les mêmes influences. Quand la Pépée collait, face à

tout le groupe, elle se réjouissait de pouvoir nous dominer pendant quelques minutes, de pouvoir faire ou défaire les alliances, les amitiés, les soupçons et les jalousies :

« Maman je peux ?

- Oui

- Combien ?

- Deux p'tits pas de souris !»

... Et Claude avançait péniblement. Il aurait tant voulu avancer plus vite, pour se retrouver à coté d'elle. Mais elle était savoureusement cruelle et au tour suivant, la sanction tombait :

« Un grand pas en arrière !»

Pépée faisait beaucoup d'efforts pour essayer d'influencer le groupe. Elle avait un petit coté intrigant, qui faisait d'elle un passage obligé de toutes nos histoires. Elle adorait recevoir les confidences, qui presque toujours étaient transformées en secret de polichinelle. Nous l'aimions bien la Pépée, c'était notre journal du cœur.

Quand Muguette amenait les balles, on poussait jusqu'au lavoir pour avoir suffisamment de place. On faisait la queue derrière celle ou celui qui lançait en cadence la balle contre le mur et on chantait :

« Partie simple,

De l'absinthe

Sans bouger,

Sans rire,

Sans parler,

D'un pied,

De l'autre,

D'une main,

De l'autre,

Tapette,

Double tapette,

Le rouleau,

Le moyen,

Et le plus grand »

Il fallait aller jusqu'au bout en mimant chaque phrase. Les filles étaient très douées à ce jeu et les garçons assez nuls.

C'est souvent à ce moment là, que le « bec de poule » rentrait de l'école. Il avait, comme presque tous les jours, été puni jusqu'à six heures. Les punitions étaient faites en étude dans la classe du directeur, monsieur Vernier, dont la spécialité était les coups de règle sur le bout des doigts . « Bec de poule » disait qu'il n'avait pas eu mal et que de toute façon le dirlo était un con . Il sortait alors, de son sac d'école, trois creûchottes* attrapées dans l'horticole pour les échanger contre le résultat des additions à virgule. A l'apparition des grenouilles, les filles poussaient des cris. L'effet étant réussi, il repartait avec quelques jurons, car, à coup sûr, il allait prendre une rôpée* par sa mère, la Marie.

Il était tard. La nuit commençait à s'étendre. Nous n'avions même pas entendu les adultes qui s'égosillaient à nous appeler par nos prénoms. Tout au bout de la rue Foch, nous reconnaissions, avec peine, la mère de Jacques avec un martinet à la main ... Aie les fesses !

Les grandes vacances

Les vacances scolaires étaient fixées du 1^{er} juillet au 15 septembre.

Le dernier jour d'école était un peu particulier. Le matin était consacré au nettoyage et au rangement. On déqueugnait* toute la classe, on lavait les tables, les encriers de porcelaine devaient être blancs avant de les ranger dans l'armoire à coté des porte-plumes et des buvards « chicorée leroux ». Les plumes « la gauloise » ou « sergent major » étaient triées, les béquées* allaient à la poubelle. On avait le droit de rapporter définitivement les cahiers du jour à la maison.

L'après-midi connaissait la récréation la plus longue de toute l'année scolaire, même si les derniers temps, les maîtres et les maîtresses avaient largement doublé le nombre de leurs allers- retours selon une ligne droite toujours parfaite. Après un « au revoir » moitié joyeux, moitié mélancolique au maître, la ruée vers les vacances était ponctuée du traditionnel :

« Gai gai l'écolier c'est demain les vacances

« Gai gai l'écolier c'est demain que j'partirai

« J'irai chez ma grand-mère

« Chercher des pommes de terre

« Des pommes de terre pourries
« Rognées par les souris
« Gai gai »

Au « village nègre », personne n'allait chez sa grand-mère.

Chez nous, le premier jour était toujours programmé : « t'as les cheveux qui rebiquent, t'iras au coiffeur*, gamin, tu diras surtout bien court et dégagé sur les oreilles ! »

Tout petit, c'était le Pélo Burel de la rue Nicolas Leblanc, le papa d'Annie (encore une bonne-amie), qui rendait ce service, il maniait la tondeuse mécanique aussi bien que le rabot de menuisier à l'usine.

Un peu plus grand, maman m'envoyait à Chavelot, chez le coiffeur habituel de mon voisin Roger, certainement le moins cher de tout le secteur et qui ne connaissait qu'une seule coupe : la brosse . Pour cela il fallait rejoindre le haut du village par le début du chemin de crasse et la côte du père Cossin, prendre à droite pour traverser tout le plateau et redescendre vers le canal, derrière l'église. Le coiffeur devenait une véritable corvée, surtout que pour revenir, il fallait couper à travers champs pour éviter les éventuelles rencontres avec les « chavelot » qui s'étaient soit-disant battus à coups de fronde avec les plus grands du village nègre, Pampoine et compagnie, derrière le remblai* du lavoir.

Chaque année, au mois de juillet, on m'envoyait en colonie de vacances, une fois en Alsace, à Munster, une autre fois en Bretagne, à St Briac. C'était encore une « faveur » pour les enfants d'ouvriers de la BTT. Le séjour de quatre semaines en colo était en général trop long surtout à huit, neuf ou dix ans. A cet âge là, je trouvais également le temps long lorsque j'étais en vacances à Vittel chez Gilberte, ma plus grande sœur et j'appréciais le retour au « village nègre », revoir maman, mes frères et sœurs, la mimi, la pépée et les copains.

Les journées du mois d'août étaient longues. Je me retrouvais parfois tout seul dans le quartier et la différence d'âge avec mes sœurs ne permettait que peu de jeux en commun.

Et quand je disais que je m'ennuyais, j'avais droit toujours à la même réponse : « enlève ta chemise et danse dessus ! ». Je n'ai jamais compris la signification de cette phrase passe partout. J'aurais du essayer, peut-être que j'aurais eu la solution.

Dès la fin août, le quartier reprenait un peu de vie, on offrait à sa copine du sent-bon*, qu'on avait acheté à la fête de Thaon, chacun racontait ou inventait ses exploits de vacances, on dessinait à nouveau de larges cercles pour des « je déclare la guerre » interminables, « l'épervier »

reprendait ses droits, le « palais royal » permettait de nous conforter dans l'idée que rien n'avait changé, les garçons faisaient plaisir aux filles en participant à la marelle, les filles rendaient la pareille en jouant au foot avec les garçons. Tout était redevenu beau, trop beau même, car on remarquait déjà depuis quelques jours les rassemblements d'hirondelles de plus en plus nombreuses sur les fils électriques surplombant le quartier.

Fin août était aussi le temps des récoltes et des conserves. Dans une ambiance par forcément réjouissante, j'aidais la famille à la cueillette des petits pois et des haricots verts. Les baûgeottes étaient longues à se remplir et une fois le travail accompli, commençait alors la préparation des conserves. L'ancienne table de cuisine était installée dans la cour, les vieux journaux étaient dépliés, les voisines parfois s'asseyaient avec nous, chacun plongeait alors la main dans la baûgeotte pour retirer une poignée de haricots encore chauds du soleil de l'après-midi. Pour éviter les fils, on prenait soin de casser les extrémités vers l'intérieur et surtout couper en deux les plus gros. « A partir de quelle longueur un haricot est gros ? ». Il n'y avait jamais de réponse car le couarôge avait commencé.

Ecosser les p'tits pois était un travail plus délicat car en plus d'avoir des bons ongles, il fallait être habile pour ne pas les faire trisser* partout.

Le lendemain les légumes devaient être mis en conserve. Pour des raisons économiques on mettait les p'tits pois en bouteilles. C'était alors tout un rituel. On s'installait sur la première marche des escaliers et après un lavage énergique on posait la bouteille, entre les jambes, sur un torchon ou une serpillière. La main gauche servant d'entonnoir, les p'tits pois étaient pris au piège. La bouteille n'était jamais remplie jusqu'au goulot car il fallait verser un peu d'eau. Toutes les trente secondes on tapait le cul (de la bouteille) pour bien tasser l'ensemble. Des bouchons spéciaux étaient maintenus par des fils de fer comme pour les bouteilles de mousseux gagnées à la fête de Thaon. Maman était la seule habilitée à mettre les conserves dans la lessiveuse qui était ensuite portée par les hommes sur la cuisinière préchauffée au bois. On ajustait le tuyau central, puis on versait de l'eau par cuvettes entières. Le couvercle était maintenu par deux ou trois briques et par une ficelle nouée symboliquement aux poignées : une véritable machine à eau chaude. La stérilisation pouvait alors commencer.

Les conserves de nos propres légumes étaient financièrement un grand avantage. Presque tout le monde au « village nègre » procédait ainsi.

La Coop

La vie au « village nègre », comme dans tout Thaon et aux alentours, était économiquement liée à la coopérative thaonnaise. Il y avait très peu de concurrence autour de cette société qui était dirigée par un président et un conseil d'administration. Au début, la coop

avait même sa propre monnaie, des gros jetons en bronze, qui alourdissaient les porte-monnaie ou faisaient un bruit épouvantable dans des boîtes en fer, au fond du sac à provisions.

Il y avait la grande coop au centre ville avec ses bureaux, son épicerie, sa boulangerie, sa boucherie, son bazar, et même son maître tailleur. Il y avait des succursales dans plusieurs quartiers de la ville.

La petite coop des « Toutain » était située en bordure de l'horticole, au centre de gravité du « village nègre », des « cités de la marseille » et de la « rue Pasteur ».

Les jours de vacances, j'avais la responsabilité des commissions à la p'tite coop. Maman me préparait la liste, d'une écriture liée et régulière justifiant son certificat d'études, et je prenais le chemin de crasse par le raccourci, c'est à dire par le jardin-du-voisin-d'en-face. Sur le petit pont de l'horticole, je rencontrais parfois le « bec de poule » qui attrapait à la main des pingués ou des paquets* sous les pierres du ruisseau. Après quelques explications guère compréhensibles, vu le mouchou* qui lui coulait du nez, je le laissais à ses occupations, « t'as encore chopé un sapré* rhume ! ».

Arrivé à la coop, il y avait toujours deux ou trois bonnes femmes qui tenaient le crachoir « ...vous auriez vu ! il était trempé mouillé*! ...et le mien il l'sait un de ces boucans au hangar, je me demande c'qu'il brûlait* !... ». J'attendais patiemment et poliment mon tour pour acheter les deux pains longs nécessaires ainsi que les légumes secs, les pâtes, le riz et quelques fruits de saison. Mais l'achat le plus important était celui de la p'tite saucisse (ah ! la p'tite saucisse de la coop !). « Pour combien ? ... - pour cinq ou six » et le boucher, dans un geste solennel, déposait le long tuyau farci de chair, en colimaçon sur le papier gras translucide, prêt à la pesée. D'une simple pression pouce-index, il déterminait les parts comme s'il connaissait parfaitement la famille. « et ça sera tout mon garçon ? – non ! une saucisse de ménage ! ». Ah ! la saucisse de ménage, encore une valeur sûre de la coopérative thaonnaise, elle était, au même titre que le lard, la base élémentaire à la cuisson de toutes les soupes de légumes.

Les achats journaliers n'étaient jamais bien importants car, comme beaucoup de personnes du quartier, nous faisons un ravitaillement après la paye du début de mois et parfois après l'acompte de la première quinzaine. Ce jour là, la remorque était parfois nécessaire et nous empruntions le chemin de crasse, en passant par le lavoir pour faire le grand tour.

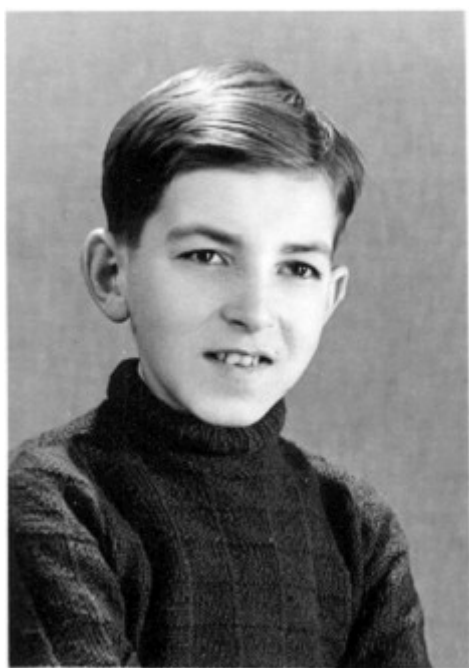
L'heure du ravitaillement était choisie au moment creux de la journée. La liste des commissions, écrite sur des petits feuillets publicitaires vantant les mérites de la coop, était alors dévoilée de manière solennelle, comme pour donner à l'événement mensuel une valeur symbolique.

Ce jour là tout le monde payait comptant. Délicatement monsieur Toutain prenait le long crayon de papier coincé à son oreille. Prestement monsieur Toutain additionnait de

magnifiques chiffres les uns en dessous des autres. Consciencieusement monsieur Toutain comptait et recomptait à voix haute. Satisfait de son exploit monsieur Toutain se redressait, remettait son grand crayon derrière l'oreille et annonçait le résultat de son calcul. Personne ne faisait mine d'une quelconque surprise et après avoir rendu la monnaie, monsieur Toutain passait au deuxième acte. Il sortait délicatement de grandes planches à vignettes, il découpait religieusement les timbres à 500 f (anciens), à 100f, à 20f, à 10f et même à 5f pour que la somme corresponde exactement à notre dépense. Chaque timbre avait une couleur associée à la valeur qu'il représentait. A la maison, maman les glissait minutieusement, selon leur couleur, dans des enveloppes différentes et l'ensemble était conservé dans une boîte en fer rangée dans le bas de buffet.

En décembre, c'était le grand final : le collage des vignettes sur des collecteurs dont la trame était toute prête. La table de la cuisine était débarrassée, la comptabilité pouvait alors commencer. Il y avait la méthode de la langue ou la méthode plus raffinée de l'éponge mouillée. Ma sœur Charlotte, déjà motivée pour les comptes, dirigeait les opérations, elle s'occupait des gros timbres, moi je me contentais des timbres à 10f et à 5f. Ma petite sœur n'avait pas le droit de toucher et elle faisait la pote*. Chacun ensuite faisait les totaux, commentait les résultats, comparait avec ceux de l'an dernier, mais de toute façon il fallait attendre le taux de la ristourne qui dépendait des résultats comptables de la société coopérative thaonnaise pour l'année en cours. Le montant de la goyotte* était suspendu à la décision d'un conseil d'administration.

Au début les taux pouvaient atteindre 5 à 6%, ce qui donnait à notre ristourne une allure de trésor de guerre. Mais petit à petit les taux baissèrent à 3% puis 2% voire 1,5%. La ristourne disparut en même temps que les petits magasins. La coop de Thaon devint de Lorraine et rentra dans l'anonymat.



A la cave

Pour garder la nourriture au frais on utilisait la cave, creusée bien en terre. Pour y accéder il fallait ouvrir la porte, qui toquait contre le banc-de-pots*, puis descendre les escaliers sans trébucher dans les chaussures plus ou moins bien rangées de chaque côté, et surtout sans faire tomber les balais, les manteaux, vestes et canadiennes, accrochées aux boiseries. Il y avait juste la place pour manger la soupe dans le noir lorsque ma sœur Josie refusait de la manger à table comme tout le monde.

A la cave se trouvait le garde-manger, dont le grillage mettait les aliments hors de portée des mouches, attirées surtout par les odeurs du fromage. Même les petites, les mouches à vin, n'arrivaient pas à passer dans les mailles, heureusement car, avec le tonneau tout proche, il y en avait un paquet !

Au début le vin était livré en tonneau par le père Febvay, habillé d'un tablier de cuir usé, à une seule bretelle.

On roulait le tonneau en bas du camion, à reculons, et on le poussait dans la cour jusque dans le couloir. On descendait tous à la cave pour assister à la mise en perce. Le robinet en bois chassait le petit bouchon qui filait en dedans du tonneau. On perçait le gros bouchon du dessus pour y mettre une cheville, pas trop serrée afin de permettre à un peu d'air de passer. On tirait au litre. Le vin qui coulait faisait un bruit de plus en plus aigu et c'est presque à l'oreille que l'on refermait le robinet qui couinait alors lamentablement.

Lorsque le tonneau était à sec et que la nouvelle livraison était en retard, pas de panique ! il y avait toujours la solution de secours. En effet, nous pouvions acheter le vin par litre chez la mère Grandmougin, à cinquante mètres de chez nous, à l'entrée du « village nègre ». Les volontaires pour cette corvée de secours n'étaient pas légion. Comme cela se passait souvent au moment du repas du soir, on dérangeait « les Grandmougin », ça se voyait dès l'ouverture de la porte. Pour rentrer, on prenait les patinettes*. « A soixante cinq ou à septante cinq ? » Le premier prix devait correspondre à un « dix degrés ». On attendait devant la porte de la cuisine. Ça sentait toujours la soupe aux oignons. Pour rendre la monnaie, elle sortait une grande boîte en fer rectangulaire ou en dernier lieu un vieux porte-monnaie du tiroir du buffet.

Le tonneau, c'était au début. Plus tard, le marchand de vin nous livra, chaque quinzaine, des caisses de vin en litre « six étoiles ». Ce fut plus pratique pour tout le monde sauf pour mon père qui ne pouvait plus tirer son p'tit canon au tonneau, en douce.

Aux murs de la cave, des étagères de fortune supportaient les conserves et les pots en grès dans lesquels on gardait les œufs au frais. De grandes planches, superposées horizontalement, séparaient le charbon des briquettes, et les betteraves des patates.

En hiver une baûgeotte, pleine de paille, accueillait souvent un lapin malade, ou des petits qu'il fallait séparer de la mère lapine et auxquels on donnait chaque jour le biberon.

Il y avait aussi des souris, que mon père attrapait à la tapette, et qui grillaient ensuite dans la cuisinière.

Au début de chaque hiver, on allait chercher le couteau à choucroute chez nonon Marcel, une sorte de volet avec des lames inclinées les unes sur les autres et dont la fonction était de râper les choux. On installait le tonneau à la cave et on râpait. Et dans le tonneau ça fermentait. On obtenait une choucroute, pas comme celle qu'on achetait à la coop, mais la vraie, jaune-brun, juteuse, et d'une odeur ! Ah, il fallait aimer ! « Citez-moi une couleur qui vous fait penser à l'hiver qu'elle nous disait la maîtresse -- blanc comme la neige -- et un son ? -- la cloche de St Nicolas -- et une odeur ? -- la choucroute »

A l'occasion du Mercredi des Cendres

Le lendemain de Mardi Gras, la tradition religieuse se devait de nous rappeler que « notre corps est poussière et il retournera en poussière ». Une cérémonie (une de plus !) était organisée pour ce premier jour de carême à l'église St Brice à 11 heures. Avec une lettre des parents, nous étions dispensés d'école le matin, à partir de la récréation. Beaucoup profitaient de cette aubaine.

Du « village nègre » il ne manquait juste que la Pépée, question de principe ! « Bec de poule », qui ne croyait ni en Dieu ni en Diable, avait réussi, ce jour là, un tour de passe-passe en écriture pour avoir l'autorisation du maître, assez perplexe sur la véracité du « mot » libérateur.

On s'était donné rendez-vous avec les filles, rue Gohypré, près de la petite coop et il restait une bonne demi-heure pour rejoindre l'église, pour à peine dix minutes de trajet. C'était un moment de liberté très apprécié. L'air frais de février nous envahissait, tout comme les odeurs et le son des bidons de lait, que les Berkrouber lavaient à grande eau.

Comme moi, Mimi avait mis ses chnobottes, car la neige, tombée la semaine précédente, persistait sur le bord de la route. Avec un manteau gris, un cache-nez et un béret rouge, elle était mignonne, ma petite copine.

La descente sur les pavés, encore gelés, de la rue de la gare (avenue des fusillés), était toujours dangereuse, sauf pour « Bec de poule » qui, à hauteur de la côte du père Perrin, bifurquait par le pré enneigé et se mettait assis sur ce qu'il lui servait de sac d'école, pour dévaler la piste encore marquée des lugeurs du dimanche. Les habits trempés, les joues rouges et la nique au nez, mais tout heureux de son effet, il nous attendait, assis devant l'épicerie Balazot.

Attiré par l'odeur des beignets de carnaval qui sortait de la boulangerie Levrat, chacun faisait ses poches et la caisse commune nous permettait de partager deux gros escargots bien moelleux.

A travers la vitrine embuée de chez Jordan, on pouvait voir de magnifiques vélos bleus et rouges, des « Peugeot » avec des guidons retournés comme celui du Bébert Arnould, un des champions cyclistes thaonnais, mais aussi le bon-ami de la sœur de la Mimi.

Après un salut à Monsieur Arnold, le cordonnier, on traversait la rue. Un volontaire désigné d'office, c'est à dire Roger, était chargé de quémander chez Ménil, les derniers buvards publicitaires « ça va seul ». Tous groupés devant la droguerie, les échanges se faisaient souvent contre des billes. Pour participer aux transactions, « Bec de poule » sortait alors de son sac, des douilles de balles de 20 mm, récupérées sur le « Champ de tir ». Comme personne n'en voulait, il lançait ses jurons habituels. En guise de réponse les cloches de l'église, nous signifiaient qu'il nous restait dix minutes de liberté.

A hauteur de la boucherie Merlin, on traversait à nouveau la rue, peut-être pour éviter la gendarmerie, qui faisait face à l'ancien café de « la femme à barbe ». Mimi me prenait alors la main jusque devant la bijouterie Demangeat, où elle avait déjà choisi la montre qu'elle aurait en cadeau le jour de la communion solennelle ... dans deux ans !

Dans la cour de « l'école des filles du centre » il n'y avait pas un chat. Seules, les lumières, dans les salles de classe du haut, nous rappelaient que les petites copines du centre ville devaient sécher sur les tables de multiplication ou sur l'imparfait de l'indicatif.

Juste après l'épicerie Jacobberger, la vitrine de chez Nonni nous attirait toujours autant avec ses coquillages à la fraise, ses boîtes de coco et ses bâtons de guimauve serrés dans de gros bocaux en verre. N'ayant plus d'argent, nous passions outre.

La boulangerie Hayotte était pleine, comme d'habitude. Madame Hayotte était alsacienne et la rumeur disait que, pour abriter une statue, elle avait fait « une petite crotte au fond du chardin ». C'est donc avec un fou rire général que nous abordions le parvis de l'église. Dix heures venaient de sonner.

Le comité d'accueil était là: les sœurs bernadettes au grand complet. « Dieu soit béni mes enfants ! vous êtes en retard ». « Dieu soit béni ma sœur ! pas d'not' faute, le maître nous a lâchés trop tard ». « Les filles à gauche, les garçons à droite ! ».

Au bord de l'allée, j'étais très bien placé. A quelques mètres, coté filles, les « Boussac » étaient là. La petite brune cheveux courts, qui avait croisé mon regard le dimanche précédent, se retournait furtivement. Mon cœur battait plus fort. Elle avait des bottines noires et vernies, un duffel-coat boutonné avec des petits tonneaux en bois, son bonnet rouge et noir faisait ressortir son visage plein de mystères. Comment s'appelait-elle ? Où habitait-elle ?

Alors que nos chants montaient au ciel, moi, je restais sur mon nuage. Après quelques locutions latines, la cérémonie devenait plus physique avec une procession et un passage au « cendrier ». C'est le curé Roussel qui apposait sur notre front la marque de notre humilité.

La sortie de l'église était réglementée, comme d'habitude ! Les filles d'abord, les garçons ensuite. Impossible de croiser encore une fois le regard de ma petite sirène.

Un peu mélancolique, sur le chemin du retour, je rattrapais les copains et les copines du « village nègre » ... et la Mimi.

Avec notre tache au front nous avions l'air de petits indiens et nous éclatons de rire.

« Bec de poule » était là aussi. Pendant la cérémonie il avait rejoint son frère, le « Pampoine », au bar espagnol. Avec un stylo bille, il s'était fait une tache au front, mais le stylo était rouge.

Un dimanche comme d'autres dimanches

Le dimanche, nous étions autorisés à aller à la messe de 9h00 à l'Oratoire, une chapelle érigée au début du siècle en l'honneur de Notre-Dame des Ermites, la vierge noire d'Einsiedeln. Située derrière l'école Gohypré, la chapelle dominait toute la ville.

A l'entrée nous déposions nos vignettes de présence, puis une sœur bernadette-en-chef, en habit bleu délavé, prenait bien soin de nous séparer, les garçons à droite, les filles à gauche. Il y avait là les sœurs bernadettes-couturières, qui vivaient habituellement dans l'ermitage, derrière la chapelle et les sœurs de la charité, infirmières en noir et blanc, qui connaissaient les fesses de tout Thaon et des environs. Avec une telle garderie, il était impossible de bouger le petit doigt, sauf pour la gymnastique religieuse : « debout – assis – à genoux – debout », il manquait juste « couché », cela aurait été pourtant amusant.

Avant l'office l'un d'entre nous était choisi pour la distribution du pain béni. Lorsque cette responsabilité m'était donnée, je rougissais d'avance à l'idée de mon importance aux yeux de toute l'assemblée, je ne pensais qu'à ça et, l'heure arrivée, je menais ma tâche le mieux possible, passant le panier sacré de banc en banc, de fille en fille, de sourire en clin d'œil, jusqu'au dernier rang où je mettais discrètement quelques morceaux de pains briochés et bénis dans ma poche. Pendant le reste de la messe, je restais plongé dans mes pensées « mais pourquoi la Vierge était-elle noire ? »

« Ite missa est » « Deo gratias »

Le mot de passe latin nous libérait et je retrouvais ma copine pour le retour au « village nègre ».

Un dimanche sur deux, en alternance avec ma sœur, j'apportais le repas à ma grand'mère paternelle, rue Wesserling. Certaines rues de « derrière la ville » avaient des noms alsaciens, rappelant ainsi l'immigration du textile en provenance d'Alsace à la fin du dix-neuvième siècle. Comme le chaperon rouge, je portais le panier où étaient soigneusement rangés un pot de camp contenant une cuisse et une tête de lapin, une jatte de légumes, quelques feuilles de salade avec la meûrotte* une petite tarte de mirabelles ou de pommes avec un large trottoir* retenant la migaine*, et une topette de rouge. Grand'mère Ida n'avait pas de grandes oreilles, ni de grandes dents, mais elle avait de la moustache. Ses yeux étaient brillants de sévérité et le vouvoiement était de rigueur. Elle n'avait jamais trop apprécié le mariage de son fils avec la fille d'un simple ouvrier d'usine, elle aurait préféré un « haut la queue »*.

Je ne restais jamais longtemps chez elle, d'ailleurs elle n'y tenait guère. Elle était tout de même suffisamment généreuse comme pour compenser sa fausse froideur, et les quelques pièces, glissées dans ma poche, me garantissaient un après-midi sans problèmes financiers.

Le dimanche après-midi débutait toujours par les vêpres de quatorze heures. C'était le passage obligé, une véritable corvée, pour les abbés aussi d'ailleurs, car au fil des ans, ils bâclaient la cérémonie en dix minutes maximum.

Un dernier « Veni Creator » et j'emmenais Mimi et les autres place saint Brice, devant l'étalage de la Gisèle Batôt. Là, toutes les friandises s'offraient à nous : les souris en guimauve enrobées de chocolat, les boîtes de coco en poudre, les coquilles saint jacques à lécher, les bâtons de réglisse, les serpents colorés et bagués, les chewing-gums en barres individuelles ou en boules de toutes les couleurs, etc. ... Les cornets de surprises, fabriqués de façon très artisanale par la Gisèle, avaient la faveur des filles, une fois le dessus déchiré et le papier journal retiré, nous partageons le trésor en fonction de nos sentiments, il y avait presque toujours une bague dorée à offrir, nous préparions ainsi le privilège de notre place au cinéma, si le film nous était autorisé.

C'était la feuille paroissiale, qui donnait l'autorisation morale d'aller ou non au cinéma. Tous les films du « Moderne » ou du « Rex » y étaient classés par catégorie : « pour tous », « pour adultes et adolescents », « pour adultes seulement » et « à déconseiller ». La plupart des parents étaient très sensibles à la morale chrétienne. L'annonce était même ostensiblement affichée rue d'Alsace, sur la petite porte de sortie du presbytère. Il n'y avait pas de problème pour « sainte Thérèse de Lisieux » ou pour « le petit monde de Don Camillo », mais pour les autres, il ne nous restait que les affiches qui nous dévoilaient le début d'une poitrine généreuse ou une jupe relevée à mi-cuisses et nous étions bons pour « à confesse ». « J'ai regardé des choses impures – Combien de fois ? – Oh ! ... cinq minutes ». Ce genre de péché était toujours véniel, jamais mortel, on pouvait donc aller guetter plusieurs fois.

Lorsqu'il n'y avait pas ciné, il nous restait le match de foot.

Le stade Armand Lederlin, du nom du fondateur de la BTT, était situé non loin de la Moselle, entre le quartier des cadres de l'usine et la prairie Claudel. Il n'était pas rare d'y voir, lors des grands derbys comme Thaon-Nomexy, Thaon-Vittel ou Thaon-Neufchâteau, un bon millier de spectateurs, sans compter ceux qui resquillaient, debout sur la selle de leur vélo et appuyés contre la balustrade, le service d'ordre, Bidou en tête, faisait semblant de les ignorer car il s'agissait souvent des « grosses têtes de Chavelot »*, lesquels se rendaient bien utiles pour récupérer le ballon hors des limites du stade.

C'était le temps de l'Eddy Salzborn, l'international, du Dédé Buchon, dont les remises en jeu étaient célèbres et du Mimile Burgunder, l'éternel gardien de but.

L'E.S.T. jouait contre les plus grandes équipes de Lorraine. Pendant le match, je traînais toujours du côté du panneau d'affichage, au cas où mes compétences auraient été sollicitées pour passer les immenses rectangles chiffrés indispensables à la marque du score. Il n'était pas rare de voir : Thaon-6 Visiteurs-0 ... l'inverse aussi d'ailleurs. A la mi-temps, un haut-parleur nasillard déversait la liste interminable des billets gagnants : le n°736 gagne une bouteille de mousseux offerte par les chaussures Febvre, le n°534 gagne une bouteille de vin de la Craffe offerte par la Coopérative Thaonnaise le n°1132 gagne le ballon du match offert par les établissements Bettig. Le pauvre ballon était tombé auparavant deux fois dans la piscine et il fallait des spécialistes de la perche pour aller le rechercher.

Lorsque Thaon avait perdu, c'était presque toujours un problème d'arbitrage. Le match se terminait alors par une succession de « au ch... l'arbitre ! » et le retour devenait maussade, d'autant plus qu'il fallait longer l'usine, rappelant à chacun que le boulot ou l'école l'attendait le lendemain matin.

Comme tous les dimanches, la soirée s'annonçait assombrie.

De retour au « village nègre » par le chemin de crasse, il n'était pas rare de rencontrer le « bec de poule », pieds nus dans le ruisseau, préparant des frondes pour une éventuelle bagarre avec ceux du « champ de tir ». Il maniait le couteau à cran d'arrêt avec dextérité en dépieutant les baguettes de noisetier. Je comprenais vaguement qu'avec son frère, le pampoine, ils avaient mis une teugnée* aux « chavelot » en début d'après-midi et que ceux du « champ de tir » voulaient les venger. Ca me mettait un peu les ch'tons* et j'essayais, le plus adroitement possible, à m'échapper de sa conversation guère compréhensible. Quelques jurons et un salut plus tard, je me retrouvais dans ma rue, celle où je me sentais bien, malgré la nostalgie du dimanche soir.

Quand Pépée était sur « les escaliers » elle me racontait quelques histoires de filles, cela passait un peu le temps, c'était la fin du dimanche, et si je m'inquiétais de l'absence de Mimi, elle s'empressait alors de me dire que ma copine avait peut-être passé l'après-midi avec le Joël, celui de Chavelot. Pépée aimait bien les intrigues et les histoires de cœur. Joël ou pas, ma soirée était complètement gâchée. A onze ans, on peut être jaloux et souffrir comme une grande personne.

A mon retour à la maison, maman était parfois sur le pas de la porte, cachant mal son inquiétude car mon père n'était pas rentré. Il était premier clairon dans la fanfare municipale et la fanfare des APG (anciens prisonniers de guerre). Ses prestations se terminaient presque toujours au bar espagnol. Avec mes frères et sœurs, nous soupions en vitesse et maman nous envoyait nous coucher, pensant nous éviter le spectacle d'un père plus ou moins éméché rentrant à la maison, la nuit tombée, clairon et cor de chasse en bandoulière, parfois couillon mais aussi quelques fois énervé. Un coup de sonnerie aux morts dans la cour, quelques discussions plus ou moins fortes à la cuisine, deux ou trois « oui mon chou ! », puis le silence ... et nous pouvions nous endormir.

Le bar espagnol

Tous les quartiers de Thaon avaient fait du « bar espagnol » un lieu, un instant commun, une parenthèse dans l'activité intense d'une ville ouvrière où le chômage n'existait pas.

Les « Llado » avaient donné à leur établissement la réputation d'un bistrot populaire aux prix les plus bas.

Le « bar espagnol » vivait au rythme de Thaon.

Le jour de marché, de neuf heures à midi, il ne désemplissait pas. C'était un passage obligé : un p'tit jus en descendant, une pression ou un rouge-lim avant de remonter.

Chaque soir, à partir de cinq heures et demi, l'animation devenait intense. Quelques minutes après le gueulard de la BTT, les premiers cyclistes apparaissaient au bout de la rue d'Alsace, les pédaliers grinçaient, les freins couinaient et les vélos s'entassaient debout ou couchés, occupant aussi le trottoir d'en face, le long de la pharmacie Stumpf, débordant même sur les pavés de la route nationale. Le trafic de la RN 57, reliant Metz à Lausanne, connaissait sa plus grosse perturbation au niveau du « bar espagnol », mais aucune disposition n'était prise par la police municipale, occupée à verbaliser un peu plus haut, au « raccordement ». Et que dire le jour de la paie de la première ou de la deuxième quinzaine ! Le temps passé au bistrot et la petite monnaie sortie de l'enveloppe contenant le prix de quinze jours de labeur étaient toujours plus ou moins pardonnés au retour à la maison. La mère de famille, qui généralement en matière financière portait la culotte*, était bien plus préoccupée par la vérification du bulletin de paie.

Au « bar espagnol » on entrait et on sortait plus facilement qu'à l'église. Les grandes tables rectangulaires étaient alignées et accolées les unes aux autres. Les fumées épaisses des cigarettes, en circonvolutions bleutées, ne pouvaient s'échapper que par quelques courants d'air. Les jours d'affluence on y voyait goutte. Sous la baie vitrée, il y avait un étal de produits frais. Une balance roberval émergeait au milieu des fruits de saison. Les cacahuètes y étaient vendues au détail.

Autour du zinc, chacun venait aux nouvelles avec ou sans journal, certains commentaient les résultats de l'E.S.T., « ...qu'une bande de fainnants... », d'autres analysaient l'arrivée du Tour de France affichée derrière le comptoir, le Lorrain Gilbert Bauvin avait gagné à Bayonne et avait pris la deuxième place au classement général, tout le monde trinquait à la santé du voisin de comptoir qui remettait aussitôt une nouvelle tournée. La mousse des demis ou des bocks de bière se répandait abondamment sur le zinc en se mélangeant aux trop-pleins des canons* de rouge ou de blanc sec. D'un geste éclair, un coup de torchon, couleur serpillière, asséchait provisoirement le comptoir, laissant juste une odeur de délavé et de vinasse.

En août, la fermeture du « bar espagnol » correspondait exactement aux congés annuels de la BTT. La ville s'endormait alors pour quinze jours, jusqu'à la fête patronale.

A chaque grande manifestation on faisait appel à la musique de Thaon, héritière de la fanfare de la BTT. Les musiciens de monsieur Estivalet, se retrouvaient presque toujours au « bar espagnol » pour un après concert. La bière et le vin rouge coulaient à flot. Le son des clarinettes, des saxos et surtout des clairons devenait de plus en plus disgracieux. Avec maman, j'attendais que mon père, un peu pompette, range son cor de chasse, « allez ! on y va Marcel » ... « j'arrive mon chou », mais son canon* était intarissable. Ma mère avait énormément de patience. Le retour à pieds au « village nègre » était souvent instable, mon père s'appuyant sur

son vélo penché à soixante degrés, râminait* sur tout le monde et maman répétait : « Tais-toi donc Marcel ! »

Le talus

Chez nous, le printemps avait toujours deux jours d'avance, puisque les petits oiseaux se mariaient à la Saint Joseph, le dix-neuf mars. Les journées s'allongeaient jusqu'à l'heure de la soupe et je reprenais, petit à petit avec les autres, possession du « talus », territoire faste, tout à la grandeur de mes yeux d'enfant. Les couleurs tristes faisaient place au vert tendre, un tapis d'herbe et de trèfle s'entourait de genêts bourgeonnants. Garçons et filles, nous nous échappions plus facilement de la maison familiale. Notre groupe prenait alors de la hauteur. Du talus, nous dominions le « village nègre ». Tout autre que nous devenait étranger.

Depuis là-haut chacun pouvait voir sa rue, sa maison, la coop au bout du chemin de crasse, la rue Nicolas Leblanc et un bout de la côte du père Cossin. Derrière nous, la baraque des allemands et celle des chinois devenaient accessibles.

Les sons parvenaient jusqu'à nous, amplifiés. Après la sirène de cinq heures et demi, le grincement des pédaliers et les sonnettes enrôlées annonçaient le retour des ouvriers. La brouette du père Cholet s'agitait sur le trottoir de la rue Joffre. Bijou, le chien des Consigny aboyait comme d'habitude, après tout le monde. C'était une beusse*.

Les odeurs aussi, prenaient de la hauteur. On subissait le mélange des beignets râpés de la Marie Léger avec l'épandage fumant du jardin de l'Edouard Grandvallet qui pourra, une fois de plus avoir les premières aïlottes*, les premiers haricots et la plus belle pouillote*.

Le « village » était épié. Chaque mouvement alimentait notre conversation, notre couâroge d'enfants. De là-haut, nous dominions le monde, nous nous sentions protégés. Le talus était notre château fort sans muraille, nous étions invincibles et seul un «à la sououououpe ! » nous faisait rendre les armes.

Nous y passions des heures. Lors de nos jeux, nos invitations parfois les plus jeunes, cela finissait toujours par des pleurs puisque les petits avaient toujours tort, nous restions ainsi entre grands du même âge pour causer de choses plus sérieuses. Il y avait toujours une fille, un peu raccuse-potot*, qui donnait les dernières nouvelles des amours du « village nègre » : « La Muguette, elle a un bon ami, y'en a un qui l'a vue dans la rue du Coignot, il paraît que c'en est un de derrière la gare ». Souvent c'était une craque*. Moi, je cherchais des trèfles à quatre feuilles pour Mimi, Claude courait toujours désespérément après Pépée dans les genêts, Jacques

faisait sa démonstration de gymnastique en faisant le poirier et Roger cherchait qui pourrait bien s'intéresser à lui.

Nous avions aussi quelques lectures interdites pour notre âge et c'était en général les filles qui se les procuraient. Les romans photos se lisaient sur le talus, en retrait des regards d'en bas et quelques histoires dites osées déclenchaient des rires forcés, vu que l'on n'en comprenait pas la moitié.

Le talus était aussi un territoire idéal pour une faune minuscule et grouillante. On dégoutait facilement les cricris* avec des pailles sèches ainsi que les hannetons sur les buissons de noisetiers. Les cricris, on les mettait dans des boîtes à coco, en faisant un trou dans le couvercle pour qu'ils puissent respirer. Pour les hannetons, on était un peu plus cruel, on les attachait par une patte avec de la ficelle de couture. Mais le plus intéressant restait la chasse aux orvets.

Lorsqu'on découvrait un nid d'orvets, on avait l'arme la plus puissante pour se rendre intéressant face aux filles. On mettait le serpent dans la poche, on s'approchait de la copine et on faisait semblant de lui mettre dans le cou, ce qui déclenchait des cris stridents et une interminable poursuivette*.

C'était toujours dans ces moments là que le « bec de poule » se ramenait par derrière les baraques, comme si rien n'était, avec son allure déglinguée*, les cheveux rasés (on l'appelait aussi « rastipoil »), toujours mal fagoté*, la broyotte* ouverte, et comme d'habitude la nique au nez. Après un salut incompréhensible il déposait un cornet de petits orvets remuants avec quelques fois une couleuvre, qu'il proposait d'échanger contre n'importe quoi. On lui disait alors d'aller se faire voir chez dache*. Il jurait et continuait alors son chemin à la quête d'un éventuel preneur.

Du haut de notre talus, nous regardions le monde.

Le « caïfa » s'arrêtait une fois par semaine au « village nègre » avec son café et sa petite épicerie. La chevaline des Rovel terminait sa nouvelle tournée chez nous vers midi.

Les « Colin », laitiers d'Oncourt, passaient chaque soir avec leur camion bleu. Au début le lait était versé à la mesure dans les pots en aluminium, sans oublier la petite goutte finale. Plus tard, le lait fut vendu en berlingot plastique d'un litre ou d'un demi-litre. Les premiers yaourts étaient vendus en pots de verre consignés. Les « Colin » étaient toujours à l'heure. Ils rythmaient le temps du quartier au même titre que la sirène de l'usine.

On s'habituaient aussi, tous les deux ou trois mois, au passage du Sidi*, avec trois ou quatre tapis sur l'épaule, « j'ti li vends mon zami », et comme personne ne lui achetait de tapis, il sortait ses paquets de cacahuètes avec un certain succès, car elles étaient au moins aussi bonnes que celles du bar espagnol.

Le marchand de glace passait le samedi et le dimanche. Sa moto à trois roues ressemblait à un triporteur. On l'entendait de loin, avec sa cloche. Il était très attendu de tous.

Le père Balazot déposait assez tôt le matin les journaux, longtemps avant le facteur, dont le retard n'était justifié que par la succession de p'tits canons ou de p'tits coups de gnôle.

Le « sépi » et ses cousins, de Chavelot, des vrais camp-volants*, passaient régulièrement avec des charpagnes et des petits paniers d'osier à vendre.

C'était à peu près tout.

Il y avait nous, le « village nègre » et le monde.

Du talus, nous regardions le « village nègre » et le monde. C'était le centre de notre univers, un univers certes restreint, mais ça nous ne le savions pas.

Pour allonger notre espace, il suffisait de s'étendre dans le trèfle, au milieu des genêts, et de regarder fixement le ciel. Le spectacle des nuages pouvait alors commencer. Chacun d'eux prenait la forme de nos souhaits, de nos rêves. Chaque silhouette se déformait avant de disparaître pour laisser la place à une autre toujours plus gracieuse.

J'avais tout à portée de vue, ma maison, ma rue, le « village nègre », le monde et le ciel. J'avais même ma bonne-amie, il suffisait de m'assurer de temps en temps qu'elle me causait toujours.

Ainsi passaient le temps des soirs, le temps des jours sans école et le temps des vacances.

Apprendre à monter à vélo

Comme presque partout, la bicyclette était le seul moyen de locomotion pour les adultes du « village nègre ». Le vélo solex commençait pourtant à faire son apparition, mais les familles d'ouvriers de la BTT étaient de conditions relativement modestes. Les marchands de cycles accordaient des crédits sans intérêt. On payait un vélo en trois ou quatre fois, à la paye de la deuxième quinzaine.

Les « Peugeot » étaient achetés chez Jordan, rue de la gare, les « Motobécane » chez Lemercier dans la même rue.

Tous les hommes du quartier avaient adopté la méthode acrobatique pour le démarrage. Le pied gauche sur la pédale de gauche et du même côté, avec le pied droit sur le sol, ils propulsaient leur vélo, qu'ils penchaient en contrepoids vers la droite, et d'un geste précis, la

jambe s'élevait en arrière, à l'horizontale, passait au-dessus de la selle et établissait l'équilibre final. Le concert des pédaliers, bien en rythme, pouvait alors commencer.

Les débutants, plaçaient leur vélo au bord du trottoir, prenaient leur position assise, attendaient l'absence de tout obstacle à cent mètres à la ronde et s'élançaient en zigzag sur toute la largeur de la route.

Il n'était pas rare d'apprendre à « faire du vélo » à dix-huit ou vingt ans et même au-delà. Cela donnait lieu à un véritable spectacle au « village nègre ». Le grand débutant se faisait prendre en charge, en haut de la rue Foch, tenu sous la selle, par des spécialistes de la famille ou de simples voisins. On enfermait le Bijou, le chien des Consigny, qui aurait tout fait rater et la première tentative pouvait alors commencer. Il fallait arriver, seul, au minimum jusqu'au lavoir, pour être considéré comme nouveau cycliste et ceci avec les commentaires de tous les voisins qui considéraient l'événement comme une réussite sociale du quartier. « Ça y est Jojo, tu sais faire du vélo ! » .

Pour nous, les plus jeunes, on sortait les vélos de femme. Nous prenions notre position assise, dans le creux du cadre en V et nous avançons, d'abord les deux pieds sur la route, puis un seul, puis debout sur les deux pédales et nous roulions en danseuse, parfois de façon dangereuse, tout autour du quartier, toujours prêts à freiner avec les pieds. Naturellement, il y eut plus d'un valdingue*.

De nouvelles émotions commençaient. J'embarquais la Mimi sur mon porte-bagages, Jacques prenait la Pépée, Roger sa petite sœur et nous faisons le tour du « village nègre » autant de fois que nous le pouvions. A la tombée de la nuit nous mettions en position les dynamos. Chacun éclairait un petit bout de route et chaque lumière indiquait un petit bout de bonheur.

Tous les ans, les vélos du « village nègre » changeaient de couleur. La rénovation des bicyclettes faisait partie des travaux de peinture du printemps. Et on ne lésinait pas sur la marchandise. La couche prenait de l'épaisseur au fil des ans et il n'y avait pas besoin d'anti-rouille.

Le « village nègre » en vélo était fait de couleurs, mais aussi d'odeurs de graisse et d'huile, de bruits grinçants et de ding dong plus ou moins mélodieux. Il y avait des guidons droits, des guidons levés, des guidons retournés et même des guidons de course comme celui du Bébert, qui causait* la grande sœur de ma copine.

Nous, les plus jeunes, nous savions qu'il fallait attendre quelques années, la réussite au certificat d'études ou au brevet élémentaire, pour avoir une bicyclette neuve.

Les vacances de Pâques

Pâques tombait toujours au milieu des petites vacances, parfois très tôt, parfois très tard dans le printemps. La première semaine était traditionnellement et officiellement « sainte ».

Tout commençait avec les enfants de chœur, terretteurs* en tête, qui faisaient le tour du quartier en faisant tourner leurs crécelles, dont le bruit ameutait tous les chiens du quartier. Chaque grondement était ponctué d'un peu mélodieux :

« ... an ... gélus ! ... à vingt heures office ! » cr cr cr cr cr « ... an ... gélus ! ... à quinze heures chemin d'croix ! » cr cr cr cr cr.

Dès mon plus jeune âge, maman m'envoyait, avec mes frères et sœurs à tous les offices, du Jeudi Saint au Lundi de Pâques en passant par les quatorze stations du « chemin d'croix ». C'était péché mortel si nous ne faisons pas « nos pâques »*. Et pour avoir droit au p'tit Jésus en hostie, il fallait être à jeun depuis le grand matin. Monsieur le curé nous accordait juste un petit bol de café au lait, à condition de le boire suffisamment longtemps avant la messe.

Durant la semaine sainte, aucun drap ne devait être lavé. C'était un véritable casse-tête pour maman, qui suivait religieusement la tradition, car les pipis-au-lit ne s'arrêtaient pas pour autant. Le bon dieu aurait du profiter de Pâques pour faire un tout petit miracle.

La deuxième semaine des vacances redevenait laïque. Les jeux d'extérieur reprenaient vie. Le « village nègre » nous appartenait à nouveau. Nous retrouvions nos chiques et nos partages de faveur, nos ballons et nos équipes, nos cordes à sauter et notre palais royal, nos patins à roulettes et nos « main dans la main ». Nous redevenions amoureux. En envoyant balader les plus jeunes, nous nous échappions au plus haut du talus. Nous reprenions nos conversations de grands. Nos amours de gosses s'épanouissaient avec le printemps. Nous étions encore enfants, encore pas adolescents. Les nuages étaient bien blancs dans un ciel bien bleu.

L'appendicite et autres petits malheurs

Un mal de ventre, surtout du côté droit, quelques vomissements, un peu de température et le diagnostic du docteur Curien tombait comme une fatale victoire :

« C'est l'appendicite* ! »

« Ah, vous croyez docteur que c'est l'appendicite ? »

« Mais oui, madame, c'est l'appendicite ! ».

L'appendicite, elle arrivait comme ça, au hasard, chez nous, au « village nègre » ... comme chez les autres.

Quelques chuchotements, quelques explications guère compréhensibles et je me retrouvais au cœur du débat. Les voisins, vite au courant, compatissaient : « t'en fais pas, mon gamin, l'appendicite : c'est plus rien maintenant ». L'hospitalisation ne me faisait guère peur, je n'en avais qu'une très vague idée et je pensais beaucoup plus au trois ou quatre semaines de convalescence, c'est à dire de vacances après l'opération. Je pris donc mon courage à deux mains et j'acceptai la sentence.

Endormi au chloroforme, je fus malade deux jours, à essayer de vomir ce que je n'avais ni mangé ni bu. Mais le résultat était là, sur la table de chevet, près de mon lit : un bocal contenant un superbe petit bout de boyau, plongé dans un liquide jaunâtre. Cela ressemblait à une exposition de serpents, comme à l'école, dans l'armoire au fond de la classe de monsieur Pierre.

Les visites à l'hôpital de Thaon, ne manquaient pas. Tante Yvonne, tante Titine et tante Malou avaient délaissé pour une après-midi leur traditionnelle belote. Après un regard admiratif vers le bocal, « ben, t'as une belle appendicite, mon gamin ! », elles entamaient leur couâroge avec maman. Je n'étais plus le centre de leur conversation et je me contentais de compter les oranges qui s'accumulaient au fond de la table de nuit.

La convalescence, comme convenu, dura bien trois semaines, durant lesquelles, chaque jour, mon voisin Roger s'empressait de m'apporter les devoirs inscrits sur mon cahier du soir. Mimi et Pépée venait me raconter les dernières nouvelles du quartier, et ainsi le temps devenait moins long.

Comme pour l'appendicite, j'eus droit pendant mon enfance aux autres grandes modes chirurgicales du moment : les amygdales et les végétations.

A dix ans, personne n'échappait au rappel de la vaccination obligatoire. Nous étions convoqués par classe entière, le jeudi matin, à l'école des filles, au centre ville. Nous commençons par faire pipi dans un grand verre conique et l'infirmière transvasait, chauffait, vérifiait et terminait par un « c'est bien ». Dans la pièce voisine, on nous asseyait par cinq sur un banc, le torse nu, et nous attendions le supplice. Dans sa grande blouse blanche le docteur Bertrand apparaissait . A l'éther, il badigeonnait d'abord les cinq dos bien tendus, puis enfonçait d'un geste précis les cinq aiguilles et injectait, à tour de rôle, le produit miracle censé nous protéger de toutes les grandes maladies de la Terre, il nous retirait ensuite l'aiguille avec, pour chacun, un petit mot d'encouragement. Inutile de dire que personne n'avait apprécié la séance.

Cela méritait bien un passage chez la mère Nonni, pour acheter une boîte de coco et un coquillage à la fraise.

Naturellement, presque tout le monde était malade l'après-midi.

Chaque année, rhumes, angines, gripes s'abattaient sur le « village nègre » comme la faim sur le pauvre monde. C'était alors des odeurs de vicks-vaporub, de camphre, d'essence de térébenthine, d'eucalyptus et de cataplasme de farine à la moutarde.

Les petits bobos étaient soignés à coups de « rouge », que l'on était fier d'arborer au front, au coude ou au genou. La médecine familiale s'accompagnait parfois de superstitions et de croyances religieuses. La voisine devenait un peu le marabout du quartier. Pour soigner un « bec d'oiseau »*, elle posait sur la paupière son alliance en or et faisait un signe de croix. Une simple pommade derrière et tout rentrait dans l'ordre.

Aucune maladie n'était anonyme. C'était l'affaire de tous. Le « village nègre » atteignit son adolescence sans obstacle majeur, les joues rondes et les cuisses roses.

La communion solennelle

Entre douze et treize ans, la communion solennelle représentait pour la plupart des garçons et des filles une étape importante, une sorte de passage de l'enfance à l'adolescence. Nous étions censés devenir des adultes au sens religieux du terme, mais nous n'étions pas prêtres. Peu pressés, nous nous attardions dans une enfance, encore colorée d'un soupçon de nostalgie.

La préparation à la communion solennelle représentait à elle seule un événement. La retraite durait en effet trois jours entiers. Les filles étaient cloîtrées chez les sœurs bernadettes et les garçons très loin de là au patronage. Par tradition, l'autorisation de manquer l'école ne posait aucun problème.

Je participais à cette préparation, avec sérieux. Mon cahier était rempli avec soin, mes dessins largement colorés ... « tiens ta lampe allumée ! » nous répétait-on ... il fallait être prêt à recevoir la flamme de la Pentecôte.

Le troisième jour, en fin de matinée, la répétition générale devenait mixte, au grand plaisir de tout le monde. Les regards et les attitudes changeaient. L'excitation parvenait à son comble lors de la seule récréation commune. La vie de Jésus passait alors au second plan et la colombe du Saint-Esprit roucoulait d'émotion.

Comme chaque année, la messe de communion de ce dimanche de Pentecôte 1955 fut somptueuse.

Comme chaque année, la procession solennelle bloqua la Nationale 57 pendant une demi-heure.

Comme chaque année, le curé Roussel et les quatre abbés, dans leurs plus beaux habits de cérémonie, mesurèrent leur autorité et leur importance aux yeux de la foule thaonnaise admirative.

Comme chaque année, le troupeau des sœurs bernadette fut au grand complet.

Et plus que les années précédentes, le père Gérard, photographe presque officiel de la paroisse, se démena dans le saint lieu, sans même remarquer que son fils faisait, lui aussi, sa communion.

Du « village nègre », nous étions huit à faire notre communion solennelle. La pépée n'était pas avec nous, mais nous faisons comme si elle y était et le quartier, largement représenté, connut une animation exceptionnelle.

Dans la rue, les cadeaux étaient mis en concurrence. La montre et le stylo plume occupaient le hit-parade. On s'échangeait les images de communion. J'avais choisi les plus belles pour Mimi et Viviane.

Pour la plupart d'entre nous le repas fut rapide car nous avons droit à quitter la table et partir ensemble, avec nos aubes encore blanches, à la fête de Chavelot.

La messe du lundi, fut suivie comme d'habitude par une procession haute en couleurs et en sons. Sous les bannières reliant les maisons de chaque côté de la rue de la gare, nous défilions deux par deux, chacun avec son camarade de communion, puis, suivaient les enfants de chœurs, les scouts, les louveteaux, les Cœurs Vaillants, les Ames Vaillantes, les Jeannettes, la chorale, les associations paroissiales, les bâbettes et les familles, et cela prenait toute la longueur et la largeur de la rue de la gare. Alors que la tête de la procession, dirigée de main de maître par l'abbé André, abordait, à mi-hauteur de la côte, le chemin de l'Oratoire, les derniers paroissiens sortaient seulement de l'église. Sur une telle longueur, les chants se mélangeaient dans une véritable cacophonie et les couplets en l'honneur de saint Meinrad étaient repris dans un désordre incompréhensible.

La procession se terminait traditionnellement par la montée des lacets aboutissant, au bout de quelques « Ave Maria thaonnais », à la chapelle d'écorce, juste derrière l'Oratoire.

Cette procession des lacets était renouvelée le soir, mais cette fois avec des lampions que nous achetions aux bonnes sœurs ... et c'était reparti pour un tour, et c'était mixte, et il faisait nuit ... le papier vitrail des lampions brûlait facilement. La lumière de la bougie était sensée éclairer le livret de chants, mais nous nous en servions volontiers pour faire les malins devant les filles. Nous recherchions l'appui d'un regard, le frôlement d'une main, nous entendions à

peine ce que nous chantions, l'émotion religieuse avait fait place à l'émotion humaine d'enfants qui, en quelques jours, étaient devenus grands.

La « procession-aux-lampions-des-lacets-de-l'Oratoire » que certains surnommaient facilement le « pince-fesses », dura encore quelques années, il y eut de moins en moins de monde et elle fut supprimée avec beaucoup d'autres traditions religieuses thaonaises.



Et le « village nègre » entra dans son adolescence

Vers nos onze ou douze ans, le quartier avait déjà commencé à basculer légèrement vers l'impasse Gohypré avec l'arrivée de la famille « Saint Jo ». La Viviane ne nous était pas du tout indifférente. Ses cheveux blonds apportaient une touche nouvelle dans le groupe. Bien qu'elle fut facilement acceptée, elle hésita longtemps à se joindre à nous. Sa présence au sein de notre groupe se faisait trop rare à mon goût. Quand la soirée s'annonçait et qu'elle n'était pas là, elle manquait déjà. Le sac de billes, le sent-bon de la fête de Thaon, la bague dorée gagnée dans le cornet de surprise de la Gisèle Bâtot et la collection de buvards restaient en attente pour elle. A

douze ans le cœur balançait. On avait recours à la corde : « ... je ne sais pas ... laquelle aimer des deux ... ». Mais où allait la préférence ?

Et puis il y avait aussi la belle Annie, qui nous rendait visite de temps en temps.

Après la communion, tout évolua très vite.

Nos chemins scolaires avaient déjà pris des directions différentes. Certains étaient au collège municipal, place Jules Ferry. D'autres avaient choisi le certificat d'études pour rentrer plus tard au collège technique ou à l'usine. Nous prenions conscience de notre âge. La « pelouse » et le « talus » allaient être abandonnés au profit des « escaliers ».

Les plus jeunes de notre rue, de deux ou trois ans nos cadets, avaient grandi, en bien pour la plupart. On accepta dans le groupe Georgette, Renée, Claudine, Marilène. On joua encore quelque temps, à la balle au camp, à la passe à dix, aux billes, à « je déclare la guerre », au jeu des métiers.

Puis le « village nègre » entra dans son adolescence. Bientôt, tout le monde se concentra vers le milieu de la rue Foch. Sans transition le quartier général se déplaça du « talus » aux « escaliers », chez Pépée. Peu importe le monde, chacun y trouvait sa place. Nous y étions parfois serrés les uns contre les autres, du matin jusqu'au soir, comme si nous voulions projeter notre enfance, dans le monde des grands, sans rien laisser s'échapper.

L'adolescence nous vola la fin de notre enfance. Elle nous ouvrit au monde extérieur et, tout en gardant nos racines au centre du « village nègre », nos sentiments fleurirent.

MAIS CECI EST ... UNE AUTRE HISTOIRE ...

Epilogue

Bien des années plus tard ...

Mimi est restée dans le quartier, elle a épousé Pierrot qui nous avait rejoints vers nos quinze ans. Ils habitent au milieu de la rue Foch et ont embelli une partie de l'horticole.

Viviane et Jacques se sont mariés et n'ont pas quitté le quartier. Ils ont construit en bordure du village nègre en contrefort de l'horticole.

Pépée est descendue en Provence, là où les cigales remplacent les cricris. Je ne l'ai revue qu'une seule fois.

Roger est resté au village nègre, dans sa maison, au 2 rue Foch, jusqu'à ces dernières années, caché derrière d'immenses thuyas, puis il nous a quittés.

Claude avait épousé ma cousine de la Chenau. Il est parti à l'automne 1996 au paradis des clowns. Il jongle maintenant avec les nuages et son nez rouge disparaît chaque soir à l'horizon.

Jacqueline a quitté très vite le quartier. Elle a décidé de nous quittés brutalement. Son souvenir s'estompe.

Je n'ai jamais eu de nouvelles de Mugnette.

J'ai appris qu'Annie nous a quittés très jeune, trop jeune. Je garde en moi son souvenir.

J'ai trouvé ma compagne de l'autre côté de l'horticole, aux cités de la marseille, seul, le chemin de crasse nous séparait.

Ce chemin de crasse, qui garde encore les traces de mes souliers de gamin, je le reprends encore quelquefois aujourd'hui, discrètement, intimement. Même transformé, le village nègre m'invite. Il est des lieux où souffle encore l'enfance

Le Parler d'chez nous

Extraits des livres « Le village nègre » 1 et 2

Toutes ces locutions étaient expressives. Transmises oralement entre générations, leurs orthographes diffèrent parfois selon les lieux. Beaucoup d'entre elles sont encore utilisées lors des conversations en famille ou entre amis

C'est le parler d'chez nous.

À la bonne heure : *c'est bien!*

« T'es premier d'la classe ! à la bonne heure, mon gamin ! »

Accroupiot : *accroupi*

À la cachette, on se mettait accroupiot dans les genets du talus)

Aïlotte : *une ail*

Les aïlottes de l'Edouard étaient toujours les premières levées

Arquer : *marcher*

« Je suis tellement fatigué que je n'peux plus arquer »

Âties (faire des) Ou haties : *faire des manières*

"Pas la peine de faire des âties, tu sors aussi du cul des vaches"

Avaler d'traviole : *avoir du mal à déglutir, après avoir mangé trop vite*

"Tape lui dans l'dos, il a avalé d'traviole !"

Au coiffeur : *chez le coiffeur*

« T'as les cheveux dans le cou, faut allez au coiffeur mon gamin »

Bâbette : *bonne du curé, par extension : chère sœur.*

Banc-de-pots : *petite étagère soit accrochée soit posée sur un bas-de-buffet*

On y mettait de tout sauf des pots

Banhoué : *garde champêtre*

Après un roulement de tambour, le banhoué criait le plus fort possible : « avis à la population ... »

Bar espagnol : *le café de la plupart des ouvriers de la BTT, le café le moins cher de toute la région*

Bas-de-buffet : *la partie basse du buffet*

Parfois il n'y avait même pas de partie haute; à Thaon, bas-d'buffet peut devenir synonyme de petit homme

Baûgeotte: *grand panier rond en osier.*

À la fin de l'été, on ramenait des champs, des baûgeottes pleines d'haricots

Beau comme un sou tout neuf *expression admirative, parfois moqueuse*

"Tu vas à la noce, don ! t'es beau comme un sou tout neuf !"

Bec d'oiseau : *orgelet*

« Oh ! il a un bec d'oiseau ! ... c'est zizi-bobo-l'œil »

Becquer (sa plume): *tordre le bout de la plume en appuyant trop fort.*

« J'ai fait un pâté parce que ma plume est bécquée »

Beignet: *procès-verbal (on disait aussi beugnet)*

Autre nom: taupique

« Il s'est fait tauper au raccordement par les gendarmes, il a pris un beignet »

Ben dis donc ! *expression bien vosgienne, qui donne à l'affirmation une valeur d'étonnement, parfois même admirative*

Beuleu *le chef d'établissement*

"Il est convoqué au bureau du beuleu"

Beuloux: *myope*

« Il est beuloux comme une taupe »

Beusse : *animal ou personne toujours râlant, par extension « méchant »*

« Ce chien ? Une vraie beusse ! »

Bif (une) *bouffée de fumée de cigarette*

"Viens! on va téter une bif aux cabinets !"

Bocotte *bouton de fièvre, au bord des lèvres*

"J'tembrasse pas ! J'ai une bocotte"

Bodotte *nombril, par extension le ventre*

"J'ai la bodotte pleine"

Bon chaud (avoir) (faire) *faire chaud, être bien au chaud* "A l'école il fait bon chaud près du radiateur"

Bouillotte: *pour chauffer le lit ou les pieds*

Indispensable les nuits d'hiver, elle était en terre ou en fer, plus tard en caoutchouc, on la remplissait avec l'eau de la bouilloire.

Boussac (les): *habitants de Thaon, coté nord à partir du croisement de la rue d'Oncourt*

Par opposition avec ceux de la BTT.

« Il est pas de la BTT, c'est un Boussac ! »

Briquer *astiquer, faire briller*

"A la fanfare, tous les instruments étaient briqués"

Briquettes: *charbon aggloméré*

Le soir, avant d'aller au lit, on enveloppait les briquettes avec un papier journal et on les mettait dans la cuisinière pour avoir de la braise le matin

Broussiner *tomber du crachain*

"Ça broussine à peine, l'eau n'coule pas dans le caniveau !"

Brôyer : *faire (de façon désordonnée)*

« Mais qu'est-c'tu brôyes ? »

Broyotte ou **broillotte** ou **brailotte** : *la bragette*

« Ferme ta broyotte, ou le p'tit oiseau va sortir »

brûl (sentir le) *brûlé*

"Le lait a débordé, ça sent l'brûl !"

Cahier du jour: *par opposition au cahier du soir qui était réservé aux devoirs.*

Câillon chahut, désordre

"Avec elle c'est tout l'temps l'câillon"

Camp-volants : *gens désordonnés, romanichelles*

« T'as vu ta chambre ? on s'croirait chez les camp-volants »

Canon : *verre de vin*

« Encore un p'tit canon Marcel ? »

Caoutchoucs : *chaussures basses que l'on enfilaient sur les pantoufles*

« Enfile bien tes caoutchoucs pour aller à l'école »

Capite : *abréviation de capitale, jeu de billes*

Cataphoque : *catadioptr .Petit rectangle rouge qui renvoyait la lumière à l'arrière du vélo.*

« Son cataphoque est fralé, y va s'prendre un taupique »

Causer : *fréquenter, être amoureux de*

« L'Antoinette, elle cause le Bébert »

Certif (le) *Certificat d'Etudes Primaires, il se passait à la fin de l'école primaire dans l'année des 14 ans*

Ceusses du : *ceux du*

« Les ceusses qui n'sont pas content n'ont qu'à le dire »

Chambouler : *vaciller*

"Il a bu un coup de trop, il chamboule"

Champs-golots : *ruisselets formés dans les champs par la neige fondante. Les champs-golots marquaient l'arrivée du printemps*

Chânette : *le chéneau*

« On va essayer de grimper sur le toit par la chânette »

Charpagnatte : *celui qui fait les charpagnes, vannier (péjoratif)*

« Si tu manges pas, j'appelle les charpagnattes »

Charpagne : *corbeille évasée en osier,*

À l'origine du mot charpagnatte (vannier)

Chaurées ou **chôrées.** *Bouffées de chaleur*

"Elle a ses chaurées, c'est le r'tour d'âge !"

Chez dache : *lieu ou personne imaginaire*

« Vas t'faire payer chez dache ! »

Chie-culotte *peureux, trouillard*

"Il a même peur du vent, un vrai chie-culotte!"

Chier dans les bottes *tromper quelqu'un*

"Il m'a chié dans les bottes, il ne l'fra pas deux fois !"

Chiques : *les billes*

On allait jouer aux chiques devant le patronage

Chnobottes : *Chaussures en caoutchouc*

Plus hautes que les caoutchoucs, fermées avec une pression sur le coté ; elles étaient noires et brillantes

Chocottes(avoir les): *avoir peur*

On pouvait dire aussi : avoir les ch'tons

« Il faisait nuit, ça m’foutait les chocottes »

Ch'tons : *voir chocottes*

Cibiches : *cigarettes*

« T’as pas une cibiche ? »

Cocos (les) *les communistes de l’époque*

Comprenotte *compréhension*

"Il n’a pas la comprenotte facile"

Coriote ou **coriate.** *Petite courroie, lien, cordelette*

"T’as pas une coriote pour mes godasses ?"

Cornet : *un sac en papier*

« Je voudrais un cornet de bonbons »

Cottes : *grandes robes ; dessous des filles*

« Quand elle saute à la corde, on voit toutes ses cottes »

Couarôge : (ou **couaroil**) *réunion en famille ou entre voisins*

Où l’on cause beaucoup de tout et de rien

Coucou : *nom donné à la petite locomotive à vapeur de la BTT*

Le « coucou » avait un mal de chien à remonter la rue Pasteur

Cousiner *avoir des liens avec sa cousine un peu plus que familiaux*

Être amoureux de sa cousine

Crâpi *ridé (personne ou fruit)*

"Les pommes, elles sont toutes crapies !"

Craque : *un mensonge*

« D’abord c’est pas vrai ! y raconte que des craques »

Creûchotte : *grenonille*

« Il est habillé tout en vert, une vraie creûchotte ! » "On attrapait les creuchottes dans l’horticole"

Cricri : *un grillon*

On attrapait les cricris avec des pailles

Cri-cri grillon ou manège de sièges suspendus

Déglingué : *dans tous les sens*

« Ah ! v'là l'grand déglingué »

Déjà pu : *expression qui accentue la demande*

« C'est quoi déjà pu ? »

Déqueugner : *nettoyer une surface très sale*

Contraire d'**enqueûgner** (salir fortement)

« T'es encore pas déqueugné ? »

Demi-pense demi-pensionnaire

"Les internes d'abord, les demi-penses à la queue !"

Dimanche avec le lundi (boutonner le) *Se tromper de boutonnière*

Du sent-bon : *du parfum*

(Souvent très bon marché) on l'achetait à la fête de Thaon ou chez Peterhansel

E.S.T. : *entente sportive thaonnaise*

Souvent l'équipe de foot de Thaon

Echotté *émotionné, bousculé par les événements*

"Qu'est-c'qu'elle a vu, qu'elle est toute échetée ?"

Entendre sourd: *avoir des problèmes d'oreille*

Dur de l'oreille « va le chercher ! il entend sourd »

Entourné *pris de vertiges*

"A force de courir partout, tu m'entournes !"

Entre chien et loup *tombée de la nuit.*

Être arrangé *être ivre*

"Il est pas midi, mais il est déjà bien arrangé !"

Être en eau *être en nage*

"On étouffe ici, j'suis tout en eau !"

Fagoté : *mal habillé* « Mais comment qu't'es fagoté ? on dirait un charpagnatte »

Faignant : *fainéant*

« Donne lui donc un coup de main ! espèce de faignant »

Faire la pote : *faire la moue, bouder*

« Arrête de faire la pote ! si non on t'fait zizi-les-cornes »

faire propre la table *nettoyer la table*

"On a du monde à manger, il faut faire propre la table !"

Faire ses pâques : *obligation d'aller à confesse, à la messe et communier, au moins une fois dans l'année : le jour de Pâques*

Famille à tuyaux de poêle: *famille hors de la logique, hors du commun, famille à problèmes*

« On sait même pas qui c'est l'père ! une vraie famille-à-tuyaux-de-poêle ! »

Flo *nœud de ruban, de lacet.*

"Tes lacets traînent, faudra apprendre à faire un flo !"

Frâler : *casser*

« Il a frâlé son vélo, gare la mère ! »

Gamache "*grande gueule*"

"On n'entend qu'lui, il a une saprée gamache!"

Galoches: *grosses chaussures en cuir avec les semelles en bois, les bouts étaient carrés*

« Il avait l'air empoté, dans ses grandes galoches »

Godot (un) un verre, un godet

"Celui qui parle trop rince les godots !"

Goulâfe goinfre

"Il a tout avalé, un vrai goulâfe !"

Goutte : *alcool de fruits*

Souvent de la mirabelle, au nouvel an, le litre de goutte était en permanence sur la table.

Goyotte : *la bourse (tirelire)*

On faisait sa goyotte à l'avance pour aller à la fête de Thaon

Grande porterie : *entrée (et sortie) principale de la BTT*

Gratte-cul ou **chopécu** *baie d'églantier, poil à gratter* "On mettait du gratte-cul dans le cou des filles"

Gueulard *sirène de la BTT* "V'là l'gueulard de l'usine : il est midi !"

Hachepailler *parler comme un Alsacien*

"Arrête d'hachepailler, j'comprends rien !"

Haut-la-queue : *bien placé dans la hiérarchie sociale, prétentieux*

« T'as beau faire le haut-la-queue, t'es qu'un fils d'ouvrier ! »

Heursé *redressé*

"T'as froid? T'as les poils qui heursent !"

Jeter de l'eau bénite *bénir le corps du mort*

"Y'avait du monde hier soir pour j'eter d'l'eau bénite"

Laisser sa chemise : *tout perdre*

« Il a voulu jouer avec les grands, il y a laissé sa chemise »

L'appendicite : *désignait aussi bien la maladie, l'opération et le résultat de l'opération*

Léchet ou **léchade** *action de lécher*

Lemeuche (faire la) *faire la tête*

"Arrête de faire la lemeuche, t'as vu comme t'es pas beau !"

Machuré *taché, sali*

"Où c'est qu'tu t'es machuré comme ça ?"

Mal fagoté: *mal habillé*

« Tu vas pas aller à l'école comme ça ! t'as vu comment qu't'es mal fagoté ? »

Meurotte : *vinaigrette*

« Prépare la meurotte pour la salade ! »

Migaine : *crème ou pâte molle que l'on ajoutait sur la tarte*

« Elle est bonne la tarte, c'est quoi comme migaine ? »

Néreux *qui ne mange pas dans l'assiette des autres. difficile devant la nourriture*

"Je n'suis pas néreux, j'en mangerais même sur la tête d'un galeux"

Mouchou : *ce qui coule du nez si on ne renifle pas autre mot : nique*

« Tout l'hiver, il a du mouchou, comment voulez-vous qu'il n'attrape pas la crève ! »

Nonon: *oncle (plus courant que tonton)*

Nonon Marcel, nonon Gaston, par contre on gardait le mot tante, tante Yvonne, tante Titine. Maman parlait de ses frères et soeurs en disant: not' Hélène, not' Marie-Louise, not' Marcel, not' André.

Oyotte ou **oyeute** *Oie, souvent péjoratif*

"T'es aussi bête qu'une oyotte !"

P4 : *cigarettes vendues par paquet de quatre*

Utile pour ceux qui n'avaient pas trop d'argent

Pané ou **pannè** *pan de chemise*

"Reculotte-toi ! ton pané dépasse"

Paquots *petits poissons gluants que l'on trouve sous les pierres dans les ruisseaux*

Passe-montagne: *cagonle avec pompon*

Il laissait parfois sortir le nez et la bouche, pratique mais très inesthétique

Patraque *pas bien, pas dans son assiette*

"T'as mangé trop d'rapées, c'est pour ça qu't'es patraque !"

Patinettes : *pièces de tissus qu'on utilisait pour glisser sur le parquet*

« J'ai ciré, prend donc les patinettes ! »

Patro *patronage, dans la côte de la gare, en face de la rue Gobypré*

Pec : *grosse bille en terre, en verre ou en acier*

« Ton pec est trop gros, t'as pas le droit de jouer ! » autre mot : **toc**

Petite coop: *succursale de la coopérative thaonnaise.*

Peut, peute: *laid, laide*

« Avec ses grandes bacchantes, qu'est-ce qu'il est peut ! »

Peut-homme: *homme qui fait peur*

« Si tu manges pas ta soupe, j'vais chercher l'peut-homme »

Pingués, paquots : *petits poissons que l'on trouvait dans les ruisseaux sous les pierres*

Plumer : *faire perdre l'adversaire de la totalité de ses biens*

« Il ne sait pas jouer, il va s'faire plumer »

Pomper *tricher en copiant*

"C'est sûr qu'il a une bonne note, il a pompé son devoir !"

Pot-de-camp : *pot en métal avec une anse*

Pour mettre le casse-croûte à réchauffer.

On allait aussi aux **brimbelles** (myrtilles) avec le pot d'camp

Pouillote : *première salade*

À peine poussée, on la repique pied par pied (la pouillote de l'Edouard sortait toujours avant celle des autres)

Pousser des braillées *crier fort*

"Il n'est pas content ! y pousse des saprées braillées !"

Prise (être) *être enceinte*

"La Pierrette, elle est encore prise, ça lui fait son neuvième"

Queuter : *rater, manquer*

« T'as encore queuté ton devoir ! tu vas te ramasser une bulle ! »

Quinzaine *les ouvriers étaient payés à la quinzaine*

Un acompte à la première quinzaine, le solde à la deuxième

R'zyeuter : *regarder avec insistance*

« Quand il collait à la cachette, y r'zyeutait entre ses doigts »

Raccuse-potot : *rapporteur, mouchard*

Au « village nègre » les raccuse-potot étaient mis en quarantaine

Radôsé vient du verbe **radôser** : *rassembler des vieilleries*

Râminer : *radoter doucement, causer entre ses dents*

« Qu'est-ce qu'elle râmine, toujours dans son coin »

Rapées (les) *beignets de pomme de terre*

"Ça sent les rapées dans tout le quartier !"

Ravisotte : *enfant qui naît longtemps après les autres*

« Ils ont fait une ravisotte, ils ont eu un **renvoi-d'nougat** »

Rayotte: *creux entre le lit et le mur*

(prononcer ré-iotte) rainure, raie que l'on fait sur le sol

« J'étais toujours coincé dans la rayotte »

Réclame (la) *publicité.*

"Ils font plein de réclame à la TSF pour le quinquina"

Reguigner : (ou **Guigner**) *épier à la cachette*

« Celui qui comptait, essayait de tricher en reguignant par derrière ».

Relavotte *lavette pour la vaisselle*

"Passe un coup de r'lavotte sur la table !"

Remblai : *dépotoir*

Au remblai, on y jetait presque de tout

Rendant d'service *serviable*

« Qu'est-ce qu'il pouvait être rendant d'service !

Reprocher *provoquer des renvois*

"Je n'mange plus de boudin, à chaque fois il m'le r'proche tout l'après-midi !"

Requilleur *celui qui remet les quilles en place et renvoie les boules*

Retaboquer ou **rataboquer** : *refaire, reconstruire*

"Amène ton vélo, j'vais t'le rataboquer !"

Retenotte (avoir la) *se retenir de faire pipi*

"J'peux attendre, j'vais pas faire dans ma culotte, j'ai la ret'notte facile !"

Ropée : *correction, fessée*

« Il est arrivé en retard, il a pris une saprée rôpée »

Roulotte(jouer à la) *faire rouler sa bille*

Au « triangle », il était interdit de jouer à la roulotte

Sans r'proche *expression qui excuse l'éventuelle moquerie*

« T'as vu le bossu, sans r'proche ? »

Sapré : *sacré, drôle*

« J'ai attrapé une saprée crève en allant aux grenouilles ! »

Saute-aux-prunes *fille sexuellement bardie*

"Fais gaffe à ton homme, c'est une vraie saute-aux-prunes"

Se faire gauler: *se faire prendre*

« Quand on allait à la maraude, il ne fallait pas se faire gauler ».

Sentir le propre *avoir bonne odeur*

"Le dimanche, on changeait tous nos habits pour sentir le propre"

Sépi: diminutif de Joseph provient de l'alsacien

Septante : soixante-dix, nonante: quatre-vingt-dix

Seûgner : ou **feûgner**: *fouiller partout, en désordre*

"Qu'est-ce tu seûgnes là-d'dans ?"

Seupo *petite quantité, fond de verre*

"Juste un seupo pour la route !"

Sidi : *le marchand de tapis*

« V'là encore un sidi ! laisse-le toquer, on a besoin de rien ! »

Souper (le) : *correspond au dîner*

Au « village nègre » on soupait à sept heures (dix-neuf heures) "Viens ! tu f'ras le reste après souper !"

Soyotte (être) *casse-pieds*

"Qu'est-c'qu'il est soyotte quand il s'y met !"

Surgé (le) *surveillant général, aujourd'hui : CPE*

Tape-d'la-patte ou **père tape-la patte** : *Séducteur*

"Attention au Mimile, c'est un tape-d'la-patte"

Tapette (jouer à la): *se courir après en essayant de se donner une tape*

Taupique : *procès-verbal*

« Il s'est fait tauper par les gendarmes, y va s'prendre un **beignet** »

Terretteur : *celui qui fait tourner une crécelle*

On dit aussi **terrette**

Après leur tournée, les terretteurs passaient dans les maisons pour récupérer quelques pièces

Teûgnar ou **taugnâ** *personne qui n'agit pas franchement, qui ne communique pas.*

"Il n'dit jamais rien, un vrai teûgnar !"

Teugner : *mettre une teugnée: battre, corriger*

« On lui a mis une saprée teugnée, à la sortie de l'école »

Teuss *expression pour alerter*

"Teuss v'là l'dirlo !"

Tiquer : *frapper une autre bille avec la sienne*

À la « ligne », il faut essayer de tiquer la bille la plus éloignée

Titine : *diminutif de Célestine*

Toc : *gros morceau de bois avec un nœud*

Impossible à fendre « c'est pas du bon bois, c'est plein de tocs » aussi *Grosse bille*

Torchette: *petite éponge ronde servant à effacer sur l'ardoise.*

« Passe moi la torchette, j'ai fait une faute »

Trempé mouillé : *trempé*

« Il était trempé-mouillé comme une soupe »

Tripette (ne pas valoir) *ne pas valoir cher, avoir peu de valeur*

"T'as complètement bâclé on devoir ! il n'avait pas tripette !"

Trisser : *éclabousser, faire partir dans tous les sens*

« En sautant dans la flaque, il a trissé partout »

Trottoir : *bords de la tarte*

« Il a mangé toutes les mirabelles et il a laissé le trottoir »

Trou du dimanche *trachée*

"Il a avalé d'travers, c'est passé par le trou du dimanche"

TSF : *la transmission sans fil*

Les ondes arrivent dans le poste ! « allume la téhessef, va y avoir la Geneviève Tabouis qui cause »

Valdingue : *une chute*

« Il a glissé dans les escaliers de la cave, il a pris un sauré valdingue »

Voir le loup *avoir des relations sexuelles*

"La Misette, j'crois qu'elle a vu l'loup !"

Y'n'y a plus grand Yeck: *Il n'y a plus grand chose*

« Il est arrivé en retard à la soupe, y n'y avait plus grand Yeck à manger »

Y r'tire d'après son père *il ressemble à son père*

"Y r'tire d'après son père, c'est lui tout craché !"

Ziber *donner le minimum*

"File-moi ton devoir ou tu t'fais ziber à midi !"

Zoquer *tuer.*

"Le lapin bougeait encore, on l'a zoqué derrière le cou"

POUR RETROUVER

Le déménagement	3
Le village nègre	4
L'école maternelle	6
Les bernadettes	8
L'école primaire	8
Le garde champêtre	9
Au 4 rue Foch	10
Le bois d'au bois	11
Monsieur Del	12
Les bains-douches	13
Les premiers jeux	14
Ouvriers à la BTT	15
Match de quartier	16
Quelques traces d'après-guerre	17
La belote	19
Peaux d'lapins, peaux	20
Les chiques	21
Le jeudi	22
Jours de neige	24
Le Noël de l'usine	25
La bonne année	26
Le premier poste de TSF	28
Après quatre heures et demie	29
Les grandes vacances	32

La coop	34
A la cave	37
A l'occasion du Mercredi des Cendres	38
Un dimanche comme d'autres dimanches	40
Le bar espagnol	43
Le talus	45
Apprendre à monter à vélo	47
Les vacances de Pâques	49
L'appendicite et autres petits malheurs	49
La communion solennelle	51
Et le «village» entra dans son adolescence	53
Epilogue	55
Le parler d'chez nous	56

Achevé d'imprimer

Imprimé en France par Dupli-Print

L'imprimeur numérique parisien

2, rue Descartes

Z.I. Sezac - 95330 Domont

Tél : 01 39 35 54 54

Fax : 01 34 39 09 95

www.dupli-print.fr

Novembre 2003

Christian Conroux

christianconroux@sfr.fr

